



ACADÉMIE
DE CLERMONT-FERRAND

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Nouvelles Double vue

Au bout de l'exode

Magali Odin

Clap de fin

Monique Rivoli

Déesse

Evelyne Chotteau

En vis-à-vis

Igor Chirat

Le manuscrit

François Thealler

Le cœur sorcier

Olivier Polfer

Les nouveaux amis du roi

Claude Forestier



Double vue

Double vue

Illustration de couverture :

Delphine Trapenat

Illustrations des nouvelles par 4 enseignants d'arts plastiques ou d'arts appliqués :

Marie Deschamps, professeure d'arts appliqués au lycée Roger Claustres à Clermont-Ferrand
Sandra Moresco, professeure d'arts appliqués au lycée professionnel Germaine Tillion à Thiers
Delphine Trapenat, professeure d'arts appliqués au lycée Pierre-Joël Bonté à Riom
Bruno Verger, professeur d'arts appliqués au lycée professionnel Saint-Géraud à Aurillac

Réalisation :

Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand
Service communication
3 avenue Vercingétorix
63033 Clermont-Ferrand cedex 1
Tél. : 04 43 57 21 00

Impression :

Service reprographie du rectorat
Mai 2024
35 exemplaires

© Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, au terme de son article L 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées », « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie, constituerait donc une contrefaçon, c'est-à-dire un délit : « La contrefaçon en France d'ouvrages publiés en France ou à l'étranger est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende. » (articles L 335-2 et L 335-3).



Sommaire

Avant-propos <i>Karim Benmiloud, recteur de l'académie de Clermont-Ferrand</i>	5
Préface <i>Hélène Legrais, présidente du jury</i>	7
Au bout de l'exode <i>Magali Odin</i>	9
Clap de fin <i>Monique Rivoli</i>	13
Déesse <i>Evelyne Chotteau</i>	17
En vis-à-vis <i>Igor Chirat</i>	23
Le manuscrit <i>François Thealler</i>	27
Le cœur sorcier <i>Olivier Polfer</i>	31
Les nouveaux amis du roi <i>Claude Forestier</i>	37

Avant-propos

C'est toujours pour moi un immense plaisir de présenter aux lectrices et aux lecteurs le recueil du concours de nouvelle de l'académie de Clermont-Ferrand. Chaque année, quel que soit le thème et quelles que soient les circonstances, les personnels de l'académie répondent en nombre à l'invitation qui leur est adressée et s'engagent dans l'aventure de l'écriture. Seuls ceux qui ne s'y sont jamais confrontés sous-estimeront la difficulté de la tâche : la brièveté de la nouvelle ne constitue en aucun cas une facilité, bien au contraire. Dès les premières lignes, dès les premiers mots, il faut capter l'intérêt et ne jamais le relâcher. Pour peu que le lecteur ne se sente pas « accroché » par l'entrée en matière, il cessera d'accorder une attention suffisante aux mots que l'auteur a pourtant agencés avec la plus extrême minutie à son intention. Reconnaissons-le : le lecteur est ingrat, ne pense qu'à son propre plaisir, n'a pas la moindre intention d'être indulgent et de laisser une chance à un texte qui ne l'aura pas séduit au premier contact.

Lorsque cette étape est franchie avec succès, la partie n'est pas gagnée pour autant... Encore faut-il être en mesure de satisfaire les attentes qui ont été suscitées : continuer à enrichir un univers dans lequel le lecteur ne perde jamais complètement ses repères, à faire vivre un personnage dont l'évolution se prolongera jusqu'à la fin, à susciter des interrogations qui ne trouveront leur réponse définitive que lorsque l'œil se sera posé sur le dernier mot de la nouvelle. L'immobilisme est insupportable, mais la profusion l'est presque autant : le format de la nouvelle exige concision et densité et ne supporte pas une dispersion de l'intérêt dans des détails inutiles ou des narrations secondaires qui détourneraient du fil conducteur principal. Le temps de la narration, et plus encore celui d'un récit bref, n'est pas le même que celui de la vie ; il resserre les événements dans une sorte d'épuration qui va à l'essentiel, et ce même s'il s'agit d'évoquer l'ennui ou l'absence... Lorsqu'elle s'inspire du réel, la nouvelle ne peut donc se réduire à la simple transcription d'une expérience vécue, aussi profonde et authentique soit-elle : celle-ci doit être retravaillée, réagencée, expurgée de tout élément parasite. Une relecture, ou plutôt sans doute une multitude de relectures, s'imposent enfin pour traquer impitoyablement tout ce qui pourrait détourner le lecteur de l'essentiel. On peut notamment penser à l'écriture des dialogues, ou des monologues intérieurs, qui s'avère bien délicate : dans une nouvelle, contrairement à la vie, on ne peut se permettre le luxe de parler pour ne rien dire.

L'écriture de la nouvelle est donc un art particulièrement exigeant : le mérite des autrices et des auteurs sélectionnés dans ce recueil, cette année sur le thème « Double vue », n'en est que plus grand.

Je leur adresse toutes mes félicitations et formule le souhait que ceux qui ont concouru sans obtenir de distinction cette année ne se découragent pas et n'hésitent pas à renouveler l'expérience de l'écriture, parfois ardue, mais toujours gratifiante.



Karim Benmiloud
Recteur de l'académie de Clermont-Ferrand

Préface

Les marins du temps jadis, bien campés sur la dunette de leur navire poussé par le vent qui gonflait les voiles, inspectaient l'horizon avec une longue-vue. Mais il y a mieux encore pour voir loin, dans l'espace mais aussi dans le temps, et même plus profond, jusqu'au cœur des âmes, et ce, sans instrument : la double-vue. La meilleure alliée des écrivains. Celle qui leur permet de se glisser dans la peau d'autres personnes, parfois aux antipodes d'eux-mêmes, et, en décalant leur « nombril », envisager un autre point « de vue », de faire revivre un passé révolu et pourquoi pas le changer pour prendre une direction nouvelle et savoir jusqu'où celle-ci peut mener, d'inventer un avenir et même plusieurs, comme autant de voies alternatives, de créer des mondes, autant qu'ils le souhaitent jusqu'à faire naître celui que leur petite voix intérieure leur dit être le vrai, celui où ils se sentent bien, en accord avec eux-mêmes. Jules Verne avait ainsi « vu » les sous-marins parcourir cent mille lieues sous les mers et les fusées aller de la terre à la lune, et George Orwell anticipé, non sans consternation, la société qui est la nôtre aujourd'hui. Savaient-ils alors à quel point ils auraient un jour raison ?

Ce qui pour d'autres est pur fantasme, jeu de probabilités ou rêveries loufoques, est pour l'auteur l'occasion de mettre à l'épreuve sa sensibilité, son esprit de déduction, sa capacité à enfile les possibles comme autant de perles pour s'en faire un collier dont le scintillement perce les ténèbres, à dépasser les limites de la réalité quotidienne, « vue » de sa fenêtre ou à travers les médias, en ouvrant des portes vers un ou des ailleurs dont l'un, qui sait, se concrétisera. La double-vue, c'est l'imagination qui tombe juste et je vous invite à vous y essayer en tirant tous les fils de la pelote jusqu'à trouver le bon. Si vous n'y parvenez pas, au moins aurez-vous passé un bon moment !

*Hélène Legrais,
présidente du jury*



Au bout de l'exode

Le choc qui coupe le souffle. L'obscurité trouble.

Le froid qui raidit violemment le corps.

Remuer les bras, s'agiter pour remonter. Mouvements ralentis, embourbés dans une huile épaisse et visqueuse.

Cage thoracique comprimée dans un étau d'effroi.

Retrouver le haut, le bas, se diriger vers la clarté qui luit malgré tout, au loin. Chercher de l'aide, de l'air, crier... mais...

Elle s'éveilla en sursaut. Ses draps suant la terreur. Malgré l'heure matinale, elle se leva. Elle le savait, elle ne pourrait pas se rendormir. Elle devait chasser le cauchemar en retrouvant les gestes rassurants du quotidien.

Alors qu'elle mettait la bouilloire en marche, Irina arriva.

« Tu n'as pas l'air d'avoir bien dormi... Toujours le même cauchemar ?

– Toujours...

– Viens avec moi ce soir ! Je suis sûre que ça te fera du bien...

– On verra... je dois réviser... L'examen est pour bientôt...

– Des excuses... Tu es plus que prête et tu le sais ! Je ne peux pas te forcer mais... En tout cas, si tu changes d'avis, on se retrouve tous ici à 17h30 et on part ensemble pour la piscine.

– Je n'ai même pas de maillot de bain !

– Et bien figure-toi que je viens de changer le mien, on fait à peu près la même taille, je te fais don de l'ancien !

– Merci du cadeau ! Un maillot étiré et transparent...

– Allez arrête de râler ! Tu n'as plus d'excuse », fit-elle en tournant les talons.

Leïla ouvrit la porte et se retrouva dans le calme du petit matin. Elle aimait ces heures où le temps semblait suspendu. Cela lui rappelait les jours heureux où elle partait tôt avec son père pour le marché. Pendant qu'il sellait leur âne, elle rassemblait et chargeait la marchandise : quelques légumes, des paniers tressés avec des feuilles de palmier, de petits objets sculptés que son père faisait apparaître à partir de blocs de bois. Elle pouvait le regarder travailler pendant des heures. Elle était fascinée par son don : il façonnait, donnait vie à de simples morceaux de bois ramassés dans la forêt. Quand elle lui demandait comment il décidait de la forme qu'il allait sculpter, il lui disait qu'il suffisait d'écouter le bois murmurer et il entendait alors l'animal qui demandait à être délivré de sa gangue ligneuse.

Les jours de marché, ils partaient tous les deux, l'aube pointait à peine et elle voyait le monde s'éveiller. Le chant d'abord timide des oiseaux qui prenait peu à peu de l'ampleur. L'odeur de la terre humide. Le bruit de leur pas et le léger grincement de leur charrette de fortune sur le chemin caillouteux. C'était leur moment de paix, avant la grande agitation du marché.

Par delà les kilomètres et les années, elle retrouvait cette ambiance : la ville se réveillait et le chant des oiseaux était, là aussi, le premier à célébrer le jour nouveau. Slalomant entre les voitures, elle arriva devant le centre où d'autres étudiants s'engouffraient d'un pas tranquille. Ici, des nomades de tous les horizons se retrouvaient avec le même but : oublier le passé et ses drames, commencer une vie nouvelle. Survivants d'une Odyssée qui ne les ramènerait pas chez eux, ils essayaient d'aller de l'avant. Ils venaient d'endroits différents mais les tragédies qui les avaient portés ici les liaient. Ils n'avaient pas besoin de raconter. Ils savaient. Ils étaient frères et sœurs de naufrage.

À mesure que la journée avançait, Leïla se sentait de plus en plus nerveuse. Elle avait beau essayer de ne pas y penser mais la proposition d'Irina la hantait. Après tout, que risquait-elle ? Ses nuits ne pouvaient pas être plus emplies de cauchemars qu'elles ne l'étaient... Mais à peine avait-elle pris la décision d'accompagner son amie que la panique l'envahissait et elle se trouvait mille excuses pour finalement renoncer. Les cours achevés, elle était toujours indécise.

Lorsqu'elle sortit du centre, le ciel s'était fait menaçant. Elle hâta le pas, afin de rentrer avant que l'orage n'éclate. La première goutte de pluie qui frappa son épaule la replongea loin dans son passé.

Alors qu'elle rentrait du marché avec son père, la pluie avait commencé à tomber, avec violence. Ils avaient l'habitude de ces pluies denses et drues. Elles étaient les bienvenues ; elles auguraient de belles récoltes. Toutefois, cela compliquait leur retour car la charrette roulait mal, s'embourbait et il leur fallait redoubler d'efforts afin de la remettre en route. L'averse durait et le chemin se transformait peu à peu en un borbier gigantesque. Tantôt l'âne glissait, tantôt il s'enfonçait dans cette glaise épaisse. Tout était détrempé et la route était encore longue, si bien que son père avait décidé de s'arrêter en attendant l'accalmie.

Ils s'étaient écartés du chemin, s'étaient abrités tant bien que mal sous les arbres et avaient attendu. Longtemps. Si longtemps que l'obscurité était tombée et la pluie n'avait pas faibli. Incapables de continuer leur chemin, ils s'étaient aménagés un campement de fortune à l'abri de la charrette. Ils avaient faim et froid, mais ce n'était rien comparé à l'angoisse qui commençait à s'insinuer dans leurs pensées.

Ce fut la première de nombreuses longues nuits sans sommeil. Dès que le jour pointa, la pluie s'était faite moins violente, mais elle tombait toujours avec une régularité désespérante. Ils avaient donc repris leur chemin, poussant, tirant, glissant et s'épuisant afin de rejoindre leur foyer.

À mesure qu'ils avançaient, l'angoisse qui comprimait leur cœur se faisait plus prégnante. Elle était sans doute liée au silence qui s'était installé. Bien sûr, on entendait le bruit de succion de leurs pas s'enfonçant dans la boue, le grincement de la charrette, la respiration de l'âne, le bruit de la pluie mais aucun cri d'oiseau, aucun murmure d'activité, comme si le monde restait endormi et refusait d'ouvrir les yeux sur ce jour de désespoir.

Enfin, après des heures d'efforts harassants, ils parvinrent en vue du village. Enfin, ils auraient dû apercevoir leur village. Mais il n'y avait rien. Rien qu'une masse informe de terre mêlée à des arbres et des rochers. Le chaos. La montagne s'était liquéfiée, avait enseveli toute forme de vie.

Son père poussa un cri qui résonnerait longtemps à ses oreilles et qui la réveillait encore aujourd'hui. Il avait bondi vers la coulée afin de sauver ce qui pouvait l'être. Elle, était tombée à genoux. Elle avait regardé son père s'enfoncer jusqu'à la taille et essayer d'avancer dans la masse informe régurgitée par la montagne.

La suite n'est qu'une succession de flashes, de visions, de sensations : corps roide,
froid, cris,
corps qu'on porte, gémissement, marche !
froid,
marche encore...

Des secours étaient arrivés et les avaient pris en charge, elle et son père. Ou du moins, les avait-on emportés loin de la catastrophe, réchauffés, nourris. Mais le regard de son père était resté vide. Il n'était pas mort et pourtant il n'était plus qu'une enveloppe vide. Ils furent recueillis dans un camp avec d'autres victimes qui, comme eux, avaient tout perdu. La vision de son père qui dépérissait à vue d'œil la fit sortir de sa léthargie. Elle essaya de le secouer, de le faire revenir mais il s'était éteint en quelques jours à peine. Elle n'avait pas suffi à le convaincre de vivre et cette culpabilité, elle la porterait toute sa vie. C'est pourtant cette colère contre elle-même, contre le monde entier, qui lui avait permis de se remettre debout et d'avancer.

Elle n'en pouvait plus de la promiscuité de ces corps pétris de malheur, de ces corps désœuvrés, désespérés. Certains quittaient le camp, recueillis par leur famille, mais beaucoup n'avaient pas d'autre endroit où aller. Elle, n'avait plus aucune attache, elle pouvait tout tenter.

C'est alors qu'elle avait entendu parler de traversées pour l'Europe. Là-bas, il y avait du travail, de l'argent à gagner, une vie à reconstruire. Elle se remit à rêver. Son imagination l'emporta au-delà de la grande mer. Elle était jeune. Elle était forte. Elle voulait vivre. Elle n'avait plus rien mais sa détermination lui donna les ressources pour trouver l'argent de ce long voyage. Elle ignorait alors que les sacrifices auxquels elle avait consenti n'étaient qu'une avance et que le prix de sa liberté exigerait d'elle un plus lourd tribut encore.

Lorsqu'elle ouvrit la porte de l'appartement, elle fut accueillie par des rires provenant de la cuisine.

« Ah, Leïla, viens, on fait un petit goûter avant d'aller à la piscine ! Assieds-toi, et goûte-moi ce délice de chocolat chaud, tu m'en diras des nouvelles ! »

On lui mit une tasse fumante entre les mains et elle se laissa glisser dans cette ambiance légère et gaie. Elle avait trouvé son île. Elle s'était retrouvé une famille. C'est ainsi qu'elle s'était laissé emporter à la piscine, soutenue par l'enthousiasme et les bavardages incessants de ses amis.

Odeur de chlore. Transparence bleue et éthérée. L'atmosphère du lieu invitait au calme et à la tranquillité. Ils n'étaient qu'une dizaine de personnes, mal à l'aise dans leur maillot, ne sachant que faire de leurs bras, n'osant pas se regarder. Alors, le maître nageur arriva, dynamique et souriant. Il leur expliqua les exercices, les rassura et les mit à l'aise. Et lorsque les consignes furent données, tout le monde s'éparpilla en riant nerveusement, tout le monde semblait savoir quoi faire. Leïla, elle, restait debout, paralysée, à fixer l'eau meurtrière. Elle ressentait le froid, revit les corps qui s'agitaient, entendit les cris qui s'étouffaient, le silence de mort.

Quelqu'un prit sa main et l'entraîna sur le banc, au bord du bassin. C'était Irina bien sûr, qui lui chuchotait des paroles douces. Elle resta avec elle sur le bord, à regarder les autres affronter l'eau. Il y avait ceux qui avaient déjà franchi le pas et qui se mettaient maladroitement à l'eau. Et il y avait ceux qui, craintifs, restaient en retrait. Le moniteur plaisantait avec eux afin de les détendre et les aider à enfilez d'énormes bouées. Enfin, à force d'encouragements, ils capitulaient et s'avançaient, se laissaient engloutir et, incrédules, sentaient leurs corps lourds flotter. Alors, dans de grands éclaboussements d'enfants, ils se lançaient à l'assaut de la traversée du bassin.

Leïla les observait et peu à peu, son corps se détendit. Ce jour-là, elle ne quitterait pas le banc. Mais elle savait qu'elle reviendrait. Elle avait compris que cette épreuve était la dernière marche de l'échelle qui lui permettrait d'embrasser son avenir.

La piscine devint un rituel sacré. Tous les soirs, après les cours, elle se rendait là-bas, seule ou accompagnée. Sébastien, le maître nageur, l'accueillait comme une vieille amie. Il discutait et riait avec elle mais jamais il ne l'obligeait à entrer dans l'eau. Il savait que c'était à elle de décider. Il devinait son parcours. Il connaissait la peur incrustée dans son corps, imprimée dans sa chair. Cela faisait trois ans qu'il était bénévole dans une association d'aide aux migrants et qu'il aidait des hommes et des femmes à affronter cette eau assassine qui leur avait pris un enfant, un père, une sœur, qui avait failli prendre leur vie. Il avait compris que c'était une étape capitale dans leur réhabilitation. Il laissait Leïla prendre son temps.

Ce soir-là, il vit l'étincelle dans son regard. Ce soir, le moment était enfin arrivé. Elle hésita à peine lorsque son pied entra dans l'eau. Elle ne s'arrêta pas. L'eau monta jusqu'à ses genoux, sa taille : son cœur se serra mais elle avança. Elle repoussa l'angoisse. Elle rejeta les cauchemars, les insomnies, les doutes. Elle avança... elle nageait ! Elle retrouva la joie de sentir son corps en apesanteur. Elle glissait, se défaisait de la souffrance, la souillure, la mort.

Elle retrouvait les baignades avec les autres enfants du village, l'eau transparente. Elle était une bonne nageuse. Elle nageait plus vite et plus loin que les autres, elle était intrépide. Elle retrouvait les gestes, les sensations. Elle accéléra, retint sa respiration et plongea pour toucher le fond du bassin. Elle remonta lentement, regardant l'eau diffracter la lumière.

Elle aimait s'allonger ainsi au fond de l'eau et regarder le monde à travers ce miroir déformant. La lumière se fragmentait et le monde était envahi de milliers de particules de soleil qui tournoyaient.

Aujourd'hui, le miroir lui offrait une double vue sur sa vie : son passé, son avenir. En haut, une silhouette trouble penchée sur le rebord lui tendait la main. D'un coup de pied, elle se projeta, laissant derrière elle la douleur et le vide, le manque d'oxygène brûlait ses poumons mais elle remontait avec calme. Elle était enfin en paix. Elle acceptait ce qu'elle avait perdu. Son errance avait pris fin. Elle avait retrouvé le chemin de la vie.



Clap de fin

Il leva les yeux vers la fenêtre. Les lumières s'allumaient peu à peu dans la nuit qui tombait entre les gratte-ciel déjà partiellement éclairés. Son fauteuil l'attendait.

Peter s'arrêta sur la 122^e dans le quartier de Harlem. Il s'extirpa de sa vieille Facel Vega quittant avec un peu de regret le confort de son siège en cuir. Il aimait cette voiture pour laquelle il avait délaissé de célèbres marques américaines. Ses collègues l'avaient assez taquiné pour cette trahison. D'un haussement d'épaule, il éloignait les moqueries de personnes incapables d'apprécier les finitions luxueuses de son véhicule et bien sûr la puissance indiscutable de son moteur. Jetant un dernier coup d'œil à la célèbre calandre, il se mit en marche en claudiquant un peu, à cause de cette fichue hanche dont il retardait l'opération. Peter n'avait pas marché ainsi, depuis longtemps, nez au vent, sans poursuivre un malfaiteur, ou rechercher un disparu.

Assis sur les marches devant une de ces maisons à la façade rougeâtre, un enfant, le menton appuyé dans sa main, semblait pénétré d'un ennui profond. Peter eut envie de s'approcher, de questionner, mais il se retint tournant le dos à cette déformation professionnelle. Pourtant il aurait parié sur le regard vide du gamin : il le connaissait bien. Qu'est-ce qui aurait pu remplir son propre regard, quand il attendait à la porte que sa mère rentrât du café une fois posé un dernier cent sur le comptoir de son bar habituel ? Derrière le masque de l'ennui se dissimulait peut-être pour le gosse, une inquiétude, voire une angoisse. Mais, après tout, on pouvait aussi puiser des forces dans l'adversité, rien n'était jamais écrit. Les blessures d'enfance finissaient parfois par ne plus former que de fines cicatrices parfaitement indétectables. Cela avait été des années de lutte, d'erreurs de parcours, et au fond il le savait, de recherche éperdue de reconnaissance. Le travail en équipe, même s'il s'appuyait sur la psychologie des criminels et de leurs victimes, les protégeait tous de dévoilements trop personnels qui auraient nui à la concentration et à l'efficacité que nécessitait leur travail.

Ce quartier n'était pas celui où il avait grandi pourtant il lui rappelait Little Italy, avec ses boutiques, ses maisons à six étages, et leurs fenêtres à guillotine. C'est là, dans le coin le plus italien de la ville, que son arrière-grand-père s'était installé et avait ouvert une boutique où il confectionnait et vendait des pâtes fraîches. Mais le savoir-faire s'était arrêté à son grand-père, et son père avait liquidé le magasin. Combien de fois, en engloutissant machinalement un de ces banals hamburgers sans quitter une liasse de documents des yeux, n'avait-il pas rêvé d'une assiette de pâtes à la tomate dont il n'avait jamais oublié le goût. Il se tança d'un : « Mon vieux Peter, arrête un peu ta nostalgie ! » et reprit la direction de Manhattan, au volant de sa chère vieille automobile. Il ne fallait pas longtemps s'éloigner de ce quartier, car depuis des années maintenant, c'était ici que sa vie se confondait avec son travail et les lieux s'en trouvaient marqués. Aucune promenade dans Battery Park ou Forest Park, qui ne fit surgir des images souvent jaunies d'enquêtes anciennes. Il fallait trouver le moyen de se protéger de ce genre d'émotion, mais elles s'imposaient parfois avec une acuité telle, qu'il lui arrivait de sentir sa gorge se serrer.

Maintenant, la nuit était tombée, et les immeubles, les enseignes, éclairaient l'avenue. L'homme tendit le bras pour attraper sa boîte de cigares. Il appréciait d'en fumer un tranquillement, comme ça, seul dans la pénombre.

C'était un soir aussi, en décembre. Un jeune pensionnaire d'un collège dont la réputation de sévérité n'était plus à faire, était introuvable depuis quarante-huit heures. La première entrevue de son équipe avec le directeur s'était soldée par une fin de non-recevoir. Il était revenu à la charge, pressentant quelque chose de malsain chez ce personnage. Rien qu'en y pensant, Peter retrouvait ce goût amer que lui avaient laissé les paroles fuyantes

de ce petit bonhomme au crâne dégarni dont la stature manquait d'envergure. Quelque chose clochait dans les emplois du temps et les absences de son bureau. Il fallait que des langues se délient dans le collège, mais les professeurs craignaient l'autorité de la direction qui abusait de leur situation précaire. Il se souvint de s'être attardé un moment dans le parc et de s'être dissimulé derrière un arbre, guettant il ne savait quoi, mais guidé par une intuition. Il avait alors vu le directeur attraper un élève par la nuque et le faire entrer dans son bureau par la porte-fenêtre. Ce geste, qui aurait pu n'être qu'anodin, suscita un réel malaise en lui. John fut chargé de poursuivre l'enquête au collège, pendant que Dave et lui surveillèrent les déplacements du personnage. Il fallait aussi maintenir l'espérance dans la famille du garçon et la convaincre de ne rien tenter, de laisser faire le Service : Lucy s'en chargea. L'urgence était le maître mot de leur travail, et elle était criante ce jour-là. Trop sûr de lui peut-être, l'homme les conduisit hors de la ville sans se méfier. Le lieu était boisé et pentu. Peter était sorti le premier du véhicule et suivant à distance le suspect, l'avait interpellé. La misérable défense de l'individu avait contraint Peter à feindre d'accepter l'odieuse proposition d'un être, qui monnayait ses aveux contre un moment passé avec sa victime. Bien sûr, ils avaient récupéré le gamin dès sa cachette découverte, mais le dégoût de ce marchandage avait pour longtemps laissé sa marque et son souvenir donnait encore la nausée.

En repensant à tout cela, il savait pourquoi pendant des années il avait refusé d'avoir des enfants. Si peu de temps à leur accorder, et beaucoup d'angoisses à gérer. Décidément son boulot n'était pas fait pour la vie de famille alors à quoi bon entraîner des innocents dans ses propres tourments, comment éviter de les voir comme des proies dans une ville qui ne manquait pas de prédateurs. Mais il avait fini par céder, et ses enfants, malgré les moments heureux, s'étaient montrés à la hauteur de ses inquiétudes, bousculés qu'ils étaient par les professions accaparantes de leurs parents. Quant à la vie de famille, elle avait assez vite volé en éclats. Trop d'absences, trop d'horaires bousculés par l'urgence avaient amoindri son rôle de père et de mari, pour le bonheur des avocats... Il y en avait beaucoup dans cette ville, comme si la vie trépidante que menaient les habitants, favorisait les ruptures, les égarements, et multipliait les recours à leurs cabinets. Les drames de la vie privée rejoignaient souvent ceux de la vie professionnelle.

Il se souvenait s'être toujours méfié des sentiments, peut-être pour avoir trop vu dans quelles dérives ils entraînaient parfois. Combien de drames auraient pu être évités sans la jalousie, la compétition, et le mépris dont certains se sentaient atteints. L'adolescence était la période de tous les dangers, et l'université le lieu idéal pour les excès. Pour Peter, ce milieu avait un visage. Où était passée Cindy, cette brillante étudiante, absente à son examen de fin de semestre ? On n'avait retrouvé qu'un sac à dos, des années plus tard, sur le rayon d'une boutique d'objets d'occasion. Qui avait déposé ce sac ? Une femme paraît-il, qui se débarrassait de « vieux trucs » traînant dans le placard de son mari. Son nom n'avait pas été oublié par Peter qui s'était vraiment mis la pression pour donner une réponse à des parents dévorés d'inquiétude, rongés par le silence. Toutes les personnes interrogées plus tôt avaient poursuivi leur vie, avec des divorces, des remariages ou des célibats mal assumés. Mais le sac avait parlé et conduit l'équipe au domicile de David Johnson qui les avait dirigés en dehors de la ville, à l'endroit de la dispute. Peter se souvenait avoir espéré une chute accidentelle, quelque chose qui aurait éloigné une trop forte culpabilité, mais il n'en était rien. David Johnson semblait soulagé d'assumer enfin. Heureusement il revenait aux juges d'apprécier la personnalité d'un ancien étudiant, complexé par un physique trop banal pour avoir pu rivaliser avec celui d'un professeur au charisme évident, et qui n'avait pas supporté d'être rejeté. C'est Lucy qui s'était chargé de mettre les parents au courant, les soulageant d'une attente terrible, mais les plongeant dans un deuil définitif. Au moment de la disparition, alors que la mère criait et s'agitait nerveusement, Peter avait été frappé par la sidération de ce père plus âgé que sa femme. Il avait semblé figé, comme glacé par une réalité écrasante, incapable de prononcer un mot. Parfois, les hommes se dessèchent comme des feuilles de tabac.

La détresse de toutes les victimes le touchait toujours. Ce jour-là, la Facel Vega l'avait conduit avec S. pour une escapade incognito. Une longue plage, douce et ferme sous les pieds, une langue de clapotis, un petit matin. Presque trop de douceur dans l'air, presque trop de lumière dans la pureté du ciel : un havre de paix à investir librement. Ils marchaient près l'un de l'autre, leurs pas accordés, leur silence complice. De grosses pierres bordaient la plage, offrant des cachettes aux enfants, aux amoureux, mais ni les uns ni les autres n'étaient concernés par cette heure matinale. Pourtant, quand S. aperçut une chaussure entre deux rochers, ils savaient que l'harmonie fragile de cette journée se brisait. Le gamin étendu là, une seringue dans le bras,

respirait encore. Remplacer les projets par l'attente de l'ambulance, décliner son identité, accompagner ce gosse inconnu, attendre son réveil et voir filer le temps et le soleil glisser au bout de la longue plage.

Les années passant, il ressentait plus fortement encore la détresse des personnes âgées. Ce constat l'amenait la plupart du temps à penser à son père, et à reconnaître ses trop longues absences auprès de lui. Bien sûr son travail dévorait les journées, bien sûr il avait mille soucis en tête et tellement de préoccupations quotidiennes, mais il savait qu'au fond ce n'étaient souvent que de pâles excuses pour ne pas lui rendre visite. Que lui faisait-il payer par ses silences ? Dans quels labyrinthes de la lointaine enfance se dissimulaient les causes d'un indéniable ressentiment ? Il avait suffisamment peur de plonger dans ses souvenirs pour s'en éloigner au plus vite. Ce qui occupait sa vie et lui donnait un sens chaque jour c'était son « job », un « job » auquel il tenait sans doute plus qu'à tout le reste.

Il partageait les recherches, les interprétations des documents et des photos, avec son équipe, mais le danger, le terrain, c'était d'abord pour lui et un des ses lieutenants qu'il tentait toujours de protéger au mieux. Parfois aussi, ils se retrouvaient tous mobilisés, ayant abandonné costume ou blouson, pour endosser des tenues professionnelles diverses. Ainsi dissimulés, ils pouvaient commencer de véritables jeux de rôle qui ne les amusaient qu'un peu, et seulement a posteriori si le stratagème était vainqueur. Equipés du matériel adéquat, il fallait alors se parler, communiquer sans inquiéter les passants, sans électriser l'entourage, ne pas regarder les suspects mais sentir leur présence. Que de leurres assumés pour arrêter dans la majorité des cas, de sinistres individus ! Balayer un jardin public à l'étroit entre rue et immeuble, et observer véhicules et chauffeurs, se poster aux endroits stratégiques tout en taillant quelques branches d'arbres. Et même si pelouse et fleurs avaient peu de chance de résister à la pollution, et de vaincre les odeurs citadines, arroser un parterre avec une ferveur d'écologiste. Ce n'était pas a priori les situations les plus dangereuses ; cependant afficher la plus grande décontraction demandait une concentration majeure, un regard aiguisé, quelle que soit la durée du guet. Peter avait acquis une maîtrise parfaite de son corps. Au fil du temps il avait presque oublié que pendant sa formation et ses premiers pas sur le terrain, il sentait souvent ses mains se moïtir.

Mais ce qu'il redoutait avant tout datait déjà de plusieurs années. Le service avait été appelé sur la 72^e devant la librairie « Barnes and Jackson » où était en cours, une prise d'otages. La police de New York était sur place, mais il fallait un négociateur plus affûté, un fédéral. Peter et deux autres membres de son équipe, avaient rapidement fait le point avec les policiers. La situation s'était vite tendue, le preneur d'otages plaçant ses exigences très haut et scandant le temps qui passait par des menaces d'exécution des clients du magasin, devenus à présent ses prisonniers. Le protocole s'était tout de suite mis en place : faire parler le type, le calmer, le mettre en confiance, et gagner du temps. La nuit tombait déjà et Peter savait que la tension du bonhomme irait crescendo, comme l'angoisse des otages. Le porte-voix vite abandonné, il utilisa le téléphone du magasin, croisant les doigts pour que le type décrochât. Ne rien cacher de son identité, tâcher d'obtenir de lui au moins un prénom, rendre l'échange plus humain. Peter se souvenait avec une acuité folle de cette nuit-là. Il se mêlait en lui une très grande inquiétude et une excitation particulière qu'il aurait aimé n'attribuer qu'à l'urgence de la situation, sauf qu'il savait qu'elle stimulait son intelligence et son orgueil. Le corps entier participait à la situation : ses muscles se tendaient à lui faire mal, mais tout était maîtrisé. Son téléphone personnel vibra. Quand s'afficha sur l'écran, seulement le nom de Héléna, il encaissa le message, serrant juste un peu les dents : une coéquipière était menacée. Le type, avait sûrement récupéré tous les téléphones au début de sa prise d'otages. A quoi jouait-il ? L'avait-il démasquée ? Était-elle armée ? Cela représentait un très grand danger s'il s'en rendait compte. Il fallait lui faire savoir qu'il était là, et distraire l'individu un moment en le tenant au téléphone, obtenir des renseignements. Combien étaient-ils dans le magasin ? des femmes, des enfants, des personnes fragiles à relâcher en priorité ?

Cette fois, Peter obtint un prénom : Alan, le type s'appelait Alan. Avait alors commencé un embryon d'échanges avec lui. Il voulait un véhicule et un paquet de dollars, rien de bien original. Peter acquiesçait, mais demandait du temps pour réunir une telle somme, surtout à cette heure. Alors pour prouver sa bonne volonté, qu'il laisse sortir deux personnes, femmes ou enfants en difficulté, mais Alan s'enfermait dans ses exigences, imperméable à toute négociation. N'ayant pas obtenu gain de cause, l'équipe devait tenter autre chose. Proposition fut faite de livrer de l'eau, des pizzas, déposés devant la porte, il pourrait récupérer les cartons. Il allait réfléchir... Il fallait limiter le temps de validité de la proposition, sinon rien n'avancerait. Peter imaginait les clients couchés à terre, terrifiés et menacés par cet individu armé. Par un maigre espace entre les rideaux de la vitrine, on devinait ses mouvements un peu agités et parvenait un lointain brouhaha peu rassurant. C'est Alan qui rappela : « J'ai une flic en otage, et j'ai son arme, vous avez voulu me tromper, elle est foutue !

Et moi je m'en fous, vous ne m'aurez pas vivant, je n'ai plus rien à perdre ! »

Quand un coup de feu retentit, Peter sut qu'il fallait accélérer les choses et changer le ton et les rapports de force. Quelle négociation était encore possible ? Qui était, au minimum, blessé ? Il pensait à Héléna bien sûr. Accélérer les choses devenait une nécessité, il devait « voir » la situation de l'intérieur. Alors il posa sa veste et tout en se dirigeant vers la boutique, il avertit le type qu'il était sans arme et pour mieux l'en convaincre, il dégacha sa chemise de la ceinture de son pantalon et l'ouvrit en grand. Levant les bras en l'air, il signifia son intention d'entrer...

Quand il entra dans la librairie « Barnes and Jackson », sur la 72^e, de nombreuses personnes l'attendaient. Sur la couverture du livre qu'ils tenaient entre leurs mains, on voyait la photo de la Facel Vega et les deux mots du titre :

« Final clap ».

Déesse

Wayla est voyante. Elle possède le don de double vue. Depuis toujours.

– Le don de gras-double, oui... grommèle-t-elle en enfilant avec peine sa tenue de cérémonie.

Elle l'a pourtant élargie pour la seconde fois, en rajoutant des bandes de peau sur les côtés, en recousant des perles et des coquillages pour conserver l'harmonie du décor qui évoque son pouvoir. Elle tire sur le bas car la tunique remonte par trop. À cause de son ventre. Par Mère Nature ! Qu'elle le déteste, ce ventre. Tout comme ses seins, si lourds, ses hanches plus que rebondies, ses cuisses affreusement charnues... Même ses mains grassouillettes, elle les a en horreur.

La pendeloque de coquillages qui garde sa portière tinte, bien davantage que si le vent seul l'avait agitée. Quelqu'un est entré dans la pièce d'accueil, celle où elle reçoit ses pratiques. Wayla soupire. Elle laisse son regard errer un moment sur son modeste intérieur. Une pièce aux murs de bois jointoyés de torchis, avec une unique fenêtre occultée par un rideau de corde, une alcôve où se niche sa paillasse couverte de douces fourrures, un foyer bâti de pierres, des étagères garnies de belle vaisselle de bois et de terre, une table solide au poli satiné, des sièges en osier tressé... Et bien sûr de la nourriture. En abondance. Des pots pleins de légumes secs ou en saumure, des chapelets de saucisses pendus au plafond, une corbeille débordant de fruits frais, des sacs de céréales, un pain de riz à peine entamé, des fromages... Modeste, mais confortable. Elle ne manque de rien. Elle n'a jamais manqué de rien. Elle s'interdit de jeter un œil sur le coffre, empli à ras bord de peaux et des toiles les plus fines. Un véritable trésor dans lequel elle aime plonger les mains, palper la douceur des fourrures, la légèreté des étoffes... mais aujourd'hui, elle refuse absolument de penser à ce qu'il contient.

Elle ferme les yeux, respire un grand coup et écarte ces pensées parasites. Elle passe le rideau de paille qui isole son logement de la partie publique. Elle y reconnaît la grande Pili et sa fille, M'bala, déjà vêtues elles aussi de leurs tenues de fête, qui la saluent avec respect, les mains jointes devant la poitrine, en inclinant le buste à demi. C'est leur deuxième visite depuis le début de la saison sèche. La voyante sait ce qu'elles espèrent d'elle. Elle s'attend à les décevoir, une seconde fois.

Elle s'installe sur le large fauteuil en osier qui gémit sous son poids, fait un signe à la jeune femme. M'bala s'agenouille devant elle et lui tend les mains, tandis que la grande Pili recule dans un angle de la pièce où elle tâche de se faire oublier.

– Concentre-toi sur ta question...

Wayla saisit avec fermeté les mains offertes et s'abandonne à son don. C'est tout simple. Il lui suffit de laisser faire, de s'ouvrir aux images qui la traversent. Très simple et pourtant si douloureux, si tragique, même, parfois. Bien entendu, il lui arrive de voir des avènements heureux, des réponses positives à des aspirations légitimes... pas toujours. Oh non ! pas toujours... Combien de fois a-t-elle hésité en vain sur les mots justes pour préparer à une vérité douloureuse ou décevante ? Combien de fois a-t-elle été tentée de mentir, de travestir ses visions ? Elle n'a jamais cédé à ce désir. Certes parce que cela lui est interdit par le code moral très strict de la guilde des voyantes. Mais surtout car elle sait bien que trahir la confiance de ses consultants serait la pire des choses, pour elle comme pour eux. Voir l'avenir ne permet pas de le changer, jamais. Le destin se venge toujours quand on refuse ses arbitrages. Si on lui ferme la grande porte, il entre par la fenêtre et souvent avec fracas. Mais de temps à autre, plusieurs choix sont possibles. Au pire, on peut au moins se préparer à l'inévitable.



M'bala attend depuis de trop longues années de donner naissance à un enfant. Mais rien ne vient. Malgré les visites régulières de son époux, malgré son empressement à répondre à ses sollicitations, son ventre reste vide, ses seins secs et sa taille mince. Elle a déjà demandé une fois à la voyante si un bébé apparaissait dans son avenir. Wayla lui a répondu non à cette occasion. Cela fait trois lunes aujourd'hui, or le don de Wayla ne lui permet pas de voir beaucoup plus loin. La jeune femme revient donc poser à nouveau sa question, d'une toute petite voix angoissée.

– Est-ce que je vais porter bientôt un enfant ?

Cette fois, deux chemins s'ouvrent devant M'bala et la voyante en éprouve un immense soulagement, même si...

– Trouve lui un père et il naîtra.

La grande Pili a poussé un cri. Elle a compris. Wayla lui laisse le soin d'expliquer à sa fille que le problème ne vient pas d'elle. Ensuite... la jeune femme devra faire son choix, seule.

Elle accueille ensuite le chef qui se tourmente pour les récoltes à venir. Le fils de la guérisseuse qui se demande s'il a hérité du don de sa mère. Une vieille femme dont la question porte sur le temps qu'il lui reste à vivre... Et d'autres... Wayla sent bien que les villageois sont inquiets. Cette angoisse perce dans chacune de leurs sollicitations. Elle sait pourquoi. Une des offrandes que le shaman avait préparées pour Mère Nature a disparu. Volatilisée. On l'a cherchée partout. Plusieurs personnes ont consulté la voyante à ce sujet et elle n'a pu que les rassurer. La cérémonie sera réussie. Mais ils doutent, certains frôlent la panique. L'heure approche et l'offrande n'a toujours pas reparu.

Elle se lève enfin, signifiant par-là que les consultations sont terminées. Ceux qui patientaient encore saluent et quittent les lieux sans un mot de protestation. Ils savent qu'elle les recevra en premier le lendemain. Wayla s'avance pour récupérer les cadeaux déposés sur la petite desserte à droite de la portière. Elle les ramène dans sa pièce à vivre. Un pot de miel, des perles bleues, une peau de loutre tannée avec finesse, des fruits... De beaux présents. La voyante se coupe une tranche de pain de riz, la tartine avec largesse du miel parfumé et en croque une large bouchée. Une portion devrait lui suffire pour soulager la tension nerveuse induite par cette séance. Elle a, hélas, souvent besoin de beaucoup plus. Elle a bien essayé les plantes apaisantes, la méditation, la marche... tout ce que les anciennes lui ont conseillé. Rien n'a fonctionné. Il faut qu'elle mange. Elle a même joué un temps avec l'idée de tout arrêter, de ne plus faire usage de son don. Mais les gens du village ont besoin d'elle. Elle est la seule à des lieux à la ronde à pouvoir les aider. Sa générosité et son empathie naturelles ont eu raison de ce dessein. Tant pis. Elle restera grosse.

Les tambours se mettent à battre avec lenteur. La cérémonie va bientôt commencer. Wayla avale à la hâte le reste de sa tartine, boit une gorgée d'eau et vérifie une dernière fois sa coiffure du bout des doigts, sans s'autoriser un seul regard vers son coffre, dont le bois noir et le couvercle ouvragé jettent comme une ombre dans son esprit. Le soleil couchant la cueille sur le pas de sa maisonnette. Il descend derrière la montagne au loin, colore de corail par en-dessous une trainée de nuages gris pommelés, badigeonne la savane et le village d'une douce lumière ambrée. La chaleur qui a écrasé la plaine toute la journée se dilue dans la brise du soir en faisant danser de minuscules grains de poussière dorée. Une odeur de terre humide et de végétation mûre arrive par vagues des champs. La beauté de la scène trouble la voyante. Elle peine à s'y sentir à sa place. Son corps lourd comme son âme confuse lui semblent incongrus dans ce tableau parfait.

Elle entend barrir les éléphants, non loin, derrière la première épaisseur de la forêt. L'image de la matriarche qui guide le troupeau s'impose à elle. Il lui manque une défense, brisée au cours d'un combat voilà fort longtemps, l'autre est tordue, plantée dans un angle improbable. Sa courte queue, à demi-arrachée dans sa jeunesse par un lion, tire-bouchonne ridiculement sur le côté. Une cicatrice neuve barre son poitrail. Et pourtant, chaque fois qu'elle l'aperçoit, Wayla la trouve belle en dépit de ces stigmates d'une vie de lutte. Belle à travers eux, par eux. La vieille éléphant est respectée par sa harde. Aimée.

La maison de Wayla est située en périphérie du hameau, tout près de la haie d'épineux qui le protège des prédateurs. Elle traverse une poignée de cases de terre groupées autour des enclos à chèvres, provoque les caquètements indignés de la volaille qu'un jeune garçon guide vers son abri nocturne, ralentit le pas pour ne pas se mêler à une ribambelle de femmes et d'hommes entourés d'enfants papillonnant autour d'eux. Elle n'a pas envie de bavarder ce soir. D'autres, en couples ou en petits groupes, grossissent peu à peu le convoi, qui ralentit en abordant la place centrale où se dresse le baobab pluricentenaire qui fait la fierté du village. Les enfants se calment d'eux-mêmes, les conversations et les rires se font discrets et sporadiques. Le battement lent et profond des tambours, installés derrière l'arbre vénérable, résonne en chacun et, peu à peu, amène les cœurs et les esprits à vibrer en harmonie. La saison sèche touche à sa fin, les moissons approchent. Le temps est venu de remercier Mère Nature de ses dons, de s'assurer que rien ne viendra plus les compromettre. Mais si une offrande manque... Wayla secoue la tête. Elle a vu que tout se passerait bien, mais elle ne devine pas comment ce sera possible... Elle a peur. Si on lui ferme la porte, le destin entre par la fenêtre... en la brisant, parfois, projetant des éclats de bois acérés dans tous les sens.

Sans qu'elle le désire le moins du monde, de manière imperceptible, les gens se sont écartés devant elle, les groupes se sont refermés après son passage et Wayla se retrouve au premier rang. Les tambours accélèrent peu à peu leur cadence et entraînent les pieds de la foule assemblée qui se balance sur le rythme hypnotique en tapant du pied et des mains. Au moment où le dernier rayon de soleil disparaît derrière la montagne, le feu est allumé, tout comme les torches plantées en cercle autour du shaman, assis en tailleur sur une natte. Ses vieux membres noueux et ses yeux perçants luisent dans la lueur des flammes. La voyante ne peut s'empêcher de saliver en voyant sur des tréteaux les broches de viandes prêtes à être rôties quand les braises seront suffisantes. Son sentiment de culpabilité et sa honte s'accroissent d'autant. Le shaman, les yeux levés vers le ciel, entame le chant de grâce dès que Myria, l'étoile des nuits chaudes, se met à scintiller enfin. Sa voix rauque et grave s'élève d'abord seule au-dessus des tambours, dont le son s'est fait plus doux. Puis les basses des hommes lui répondent, chaudes et puissantes. Comme à chaque fois, Wayla a la gorge nouée par la beauté de cette mélodie ancestrale. Vient ensuite le tour des femmes. Elle ne peut s'empêcher de mêler son timbre à celui de ses compagnes, dans une communion quasi extatique qui parvient à la sortir d'elle-même. Quand les enfants prennent le relais et que leurs voix cristallines montent vers le ciel couleur cobalt, elle sent des larmes impossibles à retenir couler sur ses joues. Le dernier chant repris en chœur par tout le village porte son émotion à un paroxysme jamais atteint. Les joues trempées, elle se laisse porter par la ferveur partagée.

En maître de cérémonie aguerris, le shaman attend que la tension soit redescendue d'un cran, puis il dévoile les offrandes qu'il a choisies. Elles sont disposées sur la natte à ses côtés, sous des tissus blancs brodés, ornés de perles et de plumes de couleurs vives. Il présente d'abord à la foule qui pousse des youyous de joie et d'admiration un plateau de fruits parfaits, à la peau lisse et brillante, gorgés de soleil. Vient ensuite un pain de riz énorme, doré à souhait. Des mains s'avancent, se saisissent avec respect des offrandes et les calent sur les premières branches du baobab.

Le shaman s'agite. Il attend quelque chose. La foule a fait silence à nouveau. Des murmures inquiets la parcourent par intermittence. Le cœur de Wayla bat à tout rompre. Son esprit est déchiré en deux, sa tête affolée comprend ce qu'elle doit faire, mais ses pieds et toute une part d'elle-même s'y refuse. Le shaman se remet à chanter. D'abord hésitantes, ce n'est pas le déroulé habituel d'une cérémonie, d'autres voix le rejoignent en un hymne harmonieux et plein d'espoir. Alors portée par le chant, la voyante s'éclipse en murmurant pour elle-même.

– Don de double vue... don de double bêtise, oui...

Elle marche vite. Elle fouille un instant son coffre, se relève. Elle revient avec dans les mains un objet haut comme son avant-bras enveloppé avec soin. Impossible de s'approcher discrètement du shaman, même en passant par derrière le baobab. Avec sa silhouette... ce qu'elle voulait à tout prix éviter lui éclate au visage. Quand on ferme la porte au destin, il entre par la fenêtre. Elle est bien placée pour le savoir et pourtant, elle a essayé... La mélodie décroît jusqu'à s'évanouir tout à fait. Wayla chancelle et transpire en tendant au shaman l'objet qu'elle avait tenté de dissimuler. Il lui sourit, les yeux noirs qui brillent captent les siens. Il a compris. Il refuse de prendre le paquet, lui fait signe de le montrer elle-même à la foule... alors le destin entre par la

fenêtre en la brisant et la voyante sent les éclats de bois acérés qu'il projette lui transpercer l'âme. Si seulement elle n'avait pas eu ce maudit don, elle n'aurait rien deviné. Elle n'aurait pas été tentée d'essayer d'y échapper. Mais à la fin, comment aurait-elle pu laisser son peuple, sa famille, dans l'angoisse et la crainte ? À présent elle doit boire la coupe jusqu'à la lie...

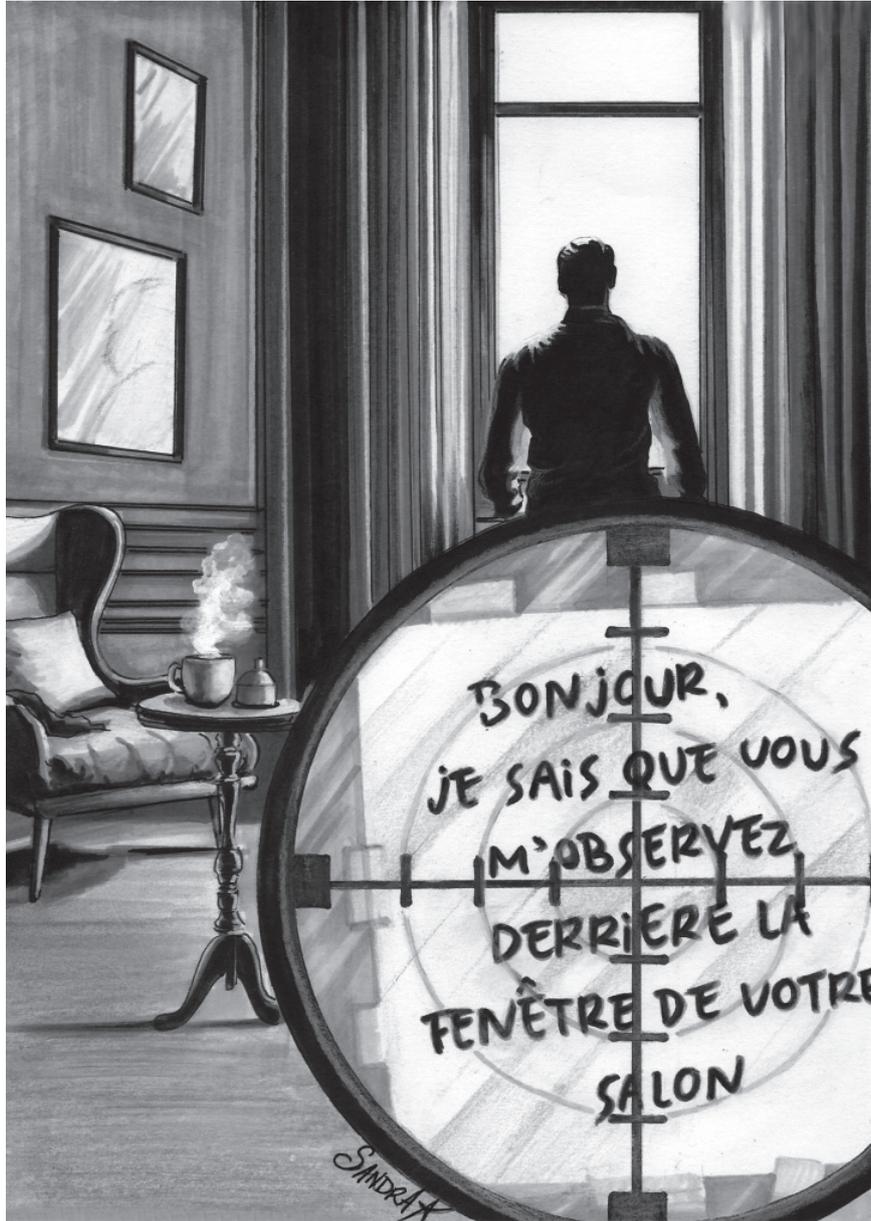
Un murmure impatient parcourt la foule. Elle ôte le tissu d'une main tremblante mais décidée. Un morceau d'ébène poli apparaît peu à peu sous le voile qui glisse.

Wayla a l'impression qu'une bulle de silence s'est formée autour d'elle. Le village et ses habitants ont disparu. Elle se tient debout seule sous le ciel étoilé. Ses larmes se remettent à couler sans bruit. Des larmes de soulagement, d'émerveillement, des larmes de pur bonheur et de gratitude. Elle perçoit chacun des détails de la statue, elle la caresse du bout des doigts. L'artiste qui l'a conçue pour symboliser Mère Nature lui a donné son corps, à elle. Elle n'est pas laide. Comment le pourrait-elle ? Un buste plantureux, des hanches rebondies, des cuisses charnues, des mains aux doigts boudinés : sur la déesse de bois, ces formes évoquent la générosité, l'abondance, la fertilité... Des youyous stridents retentissent. Pas des moqueries ou un silence, qui aurait été encore pire. Non. Des youyous de joie et de reconnaissance.

Quelqu'un lui prend avec délicatesse la dernière offrande, la place aussi haut que possible dans les branches du Père Baobab, à la vue de tous.

L'odeur de la viande en train de cuire envahit d'un seul coup la place. Wayla s'adosse contre le tronc solide. Aimera-t-elle désormais davantage son corps parce qu'on lui a ouvert les yeux sur la manière dont il peut être perçu ? Ce n'est pas certain... mais elle sait au moins que, telle qu'elle est, elle a sa place dans le cœur et la vie des villageois. Respectée. Aimée.

On lui tend une brochette de viande ruisselante de graisse. Son parfum réconfortant achève de la réconcilier avec la vie.



En vis-à-vis

Dans ce fauteuil moelleux, c'est un peu comme un nid, vous vous y enfoncez avec délice. Une tasse posée sur le guéridon – un café double, dans un mug pour être précis. Rideaux écartés, votre regard traverse la vitre et plonge dans la rue, calme le plus souvent, il traverse aussi les vitres de vos voisins, ceux de l'immeuble d'en face, malheureusement dissimulés la plupart du temps, par des volets métalliques rongés par la rouille.

Comment expliquer l'apaisement procuré par ces petits moments près de la fenêtre, cette sensation de n'être ni complètement dedans, ni complètement dehors ?

C'est une habitude, plusieurs fois par jour, de vous installer là, en contemplation, devant les minuscules agitations de la ville, devant ses grouillements familiers. Alors, quand vous l'avez découvert, derrière sa large baie dont l'épais rideau opaque ne laisse apercevoir que l'extrémité de son fût, quand vous l'avez découvert, ce jeudi matin-là, vous étiez certain qu'il apparaissait pour la première fois. Parce qu'après, vous avez vérifié à chaque pause-café – et même entre deux pauses, un rapide coup d'œil en passant – vous avez vérifié, votre voisin n'a jamais bougé son engin, n'a pas même modifié son orientation – vous dites votre voisin mais à dire vrai, vous n'en êtes pas certain, ce pourrait bien être une voisine ; le masculin, c'est parce que c'est plus commode, plus commun, mais ça ne prouve rien. Il prend un malin plaisir à limiter l'éclairage à une lampe posée sur une table ou une étagère, à l'autre bout de la pièce, pour qu'elle diffuse une lumière douceâtre, imprécise, et réfléchisse, sur le tissu coloré du rideau, une silhouette floue. Alors voisine ou voisin, impossible de trancher même quand il approche son visage du viseur. Il pointe une cible très distincte, pleine gauche, sans doute la fenêtre d'un des immeubles mitoyens au vôtre, puisqu'à gauche de votre appartement, ce n'est qu'un alignement d'immeubles des années soixante-dix, collés les uns contre les autres, au ras du trottoir.

Chaque jour, parfois plusieurs fois par jour, il colle son œil contre le viseur pour atteindre sa cible. C'est un bel appareil, avec un large tube, régulier, dont vous imaginez l'éclat au moindre effleurement d'un rayon de soleil. Il vous a tout de suite fait penser à un télescope mais vous avez rapidement écarté cette possibilité compte tenu de l'étroitesse de la rue. Vous penchez plutôt pour une jumelle monoculaire.

Au début, ça vous a fait sourire cette histoire de voisin qui espionne ses voisins – après tout, d'autres pourraient imaginer la même chose de vous s'ils vous observaient derrière leurs volets métalliques. Ça rappelle cette histoire – impossible de vous souvenir à quelle occasion on vous l'a racontée – cette histoire d'un étudiant, passionné de foot, frustré par le coût exorbitant de l'abonnement à beIN SPORTS qui passait ses soirées sur son balcon, par tous les temps, jumelles accrochées à ses yeux, pour suivre les trajectoires du ballon rond sur le grand écran d'un salon de l'autre côté de la rue. Votre voisin, lui, se campe à son poste de vigie en soirée, et même au début de la nuit – effectivement, cela pourrait coller avec les horaires de matchs – sauf qu'il est encore là à l'aube, pendant plus d'une heure, alors l'hypothèse de la Champions League ne tient pas vraiment.

Quand même, ce n'est pas très normal, cette obstination à pointer la même cible, jour après jour. Ça a quelque chose de malsain, d'inquiétant, d'impudique, cet acharnement.

Et votre voisin en est parfaitement conscient parce qu'après quelques semaines, il plaque sur sa vitre une grande feuille blanche : « Bonjour, je sais que vous m'observez derrière la fenêtre de votre salon ». Évidemment, ce message est pour vous. Évidemment, ça ne vous met pas très à l'aise. Alors, pendant une semaine, vous avez changé vos habitudes et vous avez pris votre café dans la cuisine. On aura sans doute un peu de mal à vous croire mais dans la cuisine, votre café n'avait plus le même goût. Et puis, vous le buviez beaucoup plus rapidement, presque sans respirer entre chaque gorgée. Une petite chose a bougé, elle a tout bouleversé. Ce rendez-vous dans votre fauteuil, à observer la ville par la fenêtre, ça vous procure un étrange réconfort. D'un jour à l'autre, rien ne change et cette stabilité du monde, cette confirmation d'une permanence, d'un immuable recommencement, ça vous ancre et ça vous autorise, le restant de la journée, à vous risquer si les circonstances

vous l'imposent. Il aura fallu ce message accroché à la vitre de votre voisin, le malaise qu'il a provoqué, pour que vous réalisiez l'importance de ce rituel, son extrême nécessité.

Le soir, vous dépliez vos volets, d'un bref coup d'œil, vous constatez que la jumelle est toujours là, bien en place – vous distinguez même la tête de votre voisin vissée à l'appareil. Soir après soir, vous le trouvez un peu gonflé, ce voisin, de vous faire la morale alors que lui-même... et votre gêne disparaît aussitôt. Vous décidez même ce soir-là de les observer franchement, les louches manigances de ce voisin.

Dès que l'obscurité s'impose, la lampe diffuse son halo de lumière et la silhouette répète les mêmes gestes dans un ordre répétitif : pieds posés à plat sur le sol, fesses plantées sur le tabouret réglable, dos droit à peine cambré, œil collé contre le viseur – cela dure quelques secondes – puis la tête s'écarte et le corps pivote d'un quart de tour – peut-être moins – les mains s'emparent d'un carnet posé sur le rebord de la fenêtre et celle de droite bouge lentement – la lumière est trop nébuleuse pour que vous puissiez distinguer l'ombre du stylo. Votre voisin prend des notes. Votre voisin ne se cantonne pas à mater ce qui se passe dans l'immeuble tout à gauche du vôtre, il n'est pas simplement curieux, il consigne, il rend compte de ce qu'il voit. Pour qui ? Pour quoi ? Il commence à vous mettre mal à l'aise, ce voisin.

Vous pensez immédiatement au musée de la Stasi – une visite gravée à jamais dans votre mémoire. Des hommes, des femmes, des existences banales, acceptent de se mettre au service de la police et de rendre compte de tout fait, parole ou geste suspects de leurs voisins et connaissances – suspects ne signifie pas menaçants ou opposants ; suspects pour la légère liberté prise par rapport aux règlements promulgués par le pouvoir. Des signes minuscules qui un jour, peut-être, si ça continue à suivre cette pente, pourraient déboucher sur une mise en doute de l'idéologie dominante, la contester. Dans les vitrines du musée, des objets incarnent les preuves de cette surveillance généralisée : des carnets et des courriers, des photographies, des enregistrements, des schémas détaillant comment dissimuler des micros... et des paires de jumelles.

Dans l'ancienne RDA, des hommes et des femmes, empêtrés dans les mailles du système de contrôle de l'Etat policier, ont considéré qu'en s'associant à lui, en l'alimentant d'informations, ils sauveraient leur peau. Détourner le regard de l'autorité et le pointer sur l'autre pour garantir sa survie. Pour certains, les services rendus ne les ont pas empêchés de rejoindre la liste des victimes.

L'homme, un loup pour l'homme : de qui ce voisin est-il le prédateur ?

À vous écouter, on pourrait croire que vous passez votre journée à la fenêtre, que vous ne sortez jamais de votre salon... sauf quand une affiche sur la baie vitrée de votre voisin vous contraint à boire le café dans la cuisine.

Évidemment, ce n'est pas la réalité. Vous sortez de votre salon. Vous sortez même de votre appartement. Pour acheter le pain par exemple. Comme ce matin où la porte de l'immeuble d'en face s'ouvre précisément à l'instant où vos pieds touchent le trottoir. De l'autre côté de la rue, un vieil homme, accroché à sa canne, descend lentement les deux marches en faux marbre. Vous le croisez souvent, vous échangez toujours quelques mots pour prendre des nouvelles. Généralement, la météo amorce la conversation, on égrène les températures – inquiétantes pour la saison – puis les tracasseries de santé, l'agenda des rendez-vous médicaux ou bien leur compte-rendu. Cette ritournelle habituelle rassure, elle tisse les liens avec cet autre devenu familier comme on plante des piquets pour repérer les limites entre la régularité du pré et l'informe de la forêt. Mais, ce matin-là – vous vous demandez encore d'où vous est venue cette audace – vous l'incitez à parler de ses nouveaux voisins. Il ne se fait pas prier, le vieux ; dans un sourire il vous confie :

– Oui, on a un jeune couple qui vient de s'installer. Ils sont très sympathiques vous savez, ça va mettre un peu de vie dans l'immeuble. Oh ! Ce n'est pas qu'ils se fassent bien remarquer... Ça fait une présence, surtout qu'ils travaillent souvent chez eux. Vous savez, avec Internet maintenant, les jeunes font tout avec l'ordinateur. Tenez, mon petit fils par exemple...

Et là vous décrochez, plus précisément, vous investissez toute votre énergie pour trouver un moyen de ramener la discussion sur l'activité de ce couple. Et vous êtes tout surpris que le vieux s'arrête d'un coup, presque au milieu de sa phrase – hum... enfin, vous voyez ce que je veux dire.

– Bien-sûr, ça rassure la présence des voisins. Encore que, moi, je les trouve un peu étranges ceux-là. Ils font un drôle de trafic derrière leur baie vitrée à observer avec leur longue jumelle l'autre côté de la rue. Je me demande bien...

La porte de l'immeuble claque, le vieux se retourne. Un homme très élancé, cheveux courts, barbe taillée, dans un long manteau noir prolongé par un pantalon serré, noir lui-aussi, descend les deux marches ; ses baskets semblent montées sur ressorts.

– Oh bonjour ! Justement nous parlions de vous ! – ravi, le vieux, il n'a pas froid aux yeux – figurez-vous

que notre voisin s'inquiète. Il paraît que vous espionnez le quartier à la jumelle ?

L'homme en noir regarde le vieux avec un large sourire. Il ne dit rien et se tourne vers vous. Vous êtes tétanisé, un peu furieux aussi – mais quel idiot, ce vieux ! Comment on peut... – vous vous contorsionnez du bout des doigts jusqu'aux épaules.

La tête de l'homme n'arrête pas de pivoter, vers le vieux, puis vers vous, il continue de sourire – mais c'est mon épouse qui vous trouble tant ? – incapable d'émettre le début d'une réponse – vous savez que vous êtes notre marronnier ? presque chaque soir, au dîner, nous parlons de vous, de votre présence derrière la fenêtre... ainsi donc, vous vous inquiétez de savoir ce qu'elle observe avec sa jumelle ? Vous n'allez pas être déçu ! Elle observe la décadence de l'humanité. Vous voulez voir ? Montez, suivez-moi, elle va vous expliquer.

Et vous, vous êtes là, planté devant la porte de l'immeuble, face à cet homme énergique qui vous sourit, vous vous dites qu'avec la voix qu'il a, cet homme, cette voix chaude et espiègle, il ne peut pas être foncièrement mauvais, il ne risque pas de vous bâillonner puis de vous séquestrer dans la penderie du couloir de l'entrée pour vous punir de votre curiosité, pour vous passer l'envie de le dénoncer ; ou pire, de vous assommer en vous abattant sur le crâne le premier objet pesant qui lui passe sous la main avant de vous découper en morceaux et de plonger chacun dans un bain d'acide pour faire disparaître tout ça dans les canalisations – mais pourquoi vous pensez à ça ? Il vous donne un petit coup sur l'épaule, vous sursautez – alors, vous me suivez ? – il vous tient la porte et vous entrez dans l'immeuble. Vous n'osez rien dire. Ça n'a pas arrêté de vous trotter dans la tête, « la décadence de l'humanité », qu'est-ce qu'il a bien voulu dire par là ? Vous imaginez des scènes obscènes, comme celles qui nous envahissent, après un simple clic, sur un écran connecté. Mais ça ne colle pas, il n'aurait pas proposé de vous les montrer, ces images, les gens normaux évitent de les diffuser, ils les condamnent et ça suffit bien. Et ce voisin est un homme normal : vous vous accrochez à cette évidence.

Il vous précède dans l'escalier – nous habitons au deuxième étage, comme vous, je suppose – vous hochez la tête, vous ne parvenez même pas à lui répondre un « oui » de politesse. Vous venez juste de réaliser que vous avez bloqué votre respiration depuis qu'il vous a invité à le suivre et pour monter les escaliers, ce n'est pas idéal. Vous vous arrêtez un instant pour reprendre votre souffle – l'air ventilé permet de chasser vos drôles d'idées – et vous vous retrouvez sur le palier.

Par la porte grande ouverte, il crie – Judith, c'est le voisin, il aimerait voir ce que tu observes par la jumelle, je peux lui montrer ? – voilà, tous les voisins sont au courant, visiblement on se moque de la discrétion ici. Vous le suivez, vous ne connaissez toujours pas son prénom, Judith son épouse, mais lui ?... Vous vous installez sur le tabouret, pied à plat, fesses ancrées, dos droit, la position est très confortable et votre œil s'engage dans la lunette.

À l'intérieur du cercle apparaît la jonction d'un toit avec le mur de l'immeuble contigu, colonisée par des mousses et des herbes désordonnées. L'ombre portée amplifie la sensation d'humidité. En y regardant bien, vous découvrez au centre de l'objectif, une plante aux larges feuilles ondulées – *Epiphyllum oxypetalum*, c'est le nom de ce cactus, dévoile la voix de Judith dans votre dos – et ce que vous prenez pour des feuilles sont en réalité les tiges de la plante, larges, pour mieux capter la lumière.

Vous reculez le tabouret et regardez Judith, debout. Elle vous regarde aussi – Avez-vous repéré le bouton de fleur ?

Vous reposez l'œil contre l'optique, le bouton est bien là, rougeoyant, pendu comme un crochet au bout d'une tige.

– Il va éclore dans deux ou trois nuits, une étrange fleur blanche commencera à se déployer à la tombée du jour pour mourir à l'aube. Elle diffusera son parfum inimitable pour attirer des papillons de nuit. Une nuit, une fleur. Pour toute l'année. Vous comprenez ma fascination.

Judith sourit. Il faut dire que vous n'avez pas l'air malin avec votre bouche entrouverte et vos yeux dans la vague.

– Voilà ce que Paul appelle « la décadence de l'humanité » : ce cactus originaire du Mexique a besoin de chaleur. Son installation ici est l'un des effets du dérèglement climatique.

Vous replongez dans la lunette. Vous vous y verriez bien, installé là, avec un mug de café double, face à cette plante fascinante. Vous vous y verriez bien, assister au spectacle de cette éclosion, le spectacle d'un profond changement, d'une terrible dégringolade. Seriez-vous capable de le supporter ?



Le manuscrit

C'était devenu son petit rituel quotidien. Elle ouvrait sa boîte d'archives à motif floral pour en inspecter le contenu, toujours avec la même méticulosité, toujours avec la même dévotion. D'abord, une pochette transparente où elle plongeait sa main afin d'en extraire l'avis de réception. Un banal feuillet portant la copie carbone d'une signature sans élégance mais qu'elle gardait comme une précieuse relique en devenir, son billet d'entrée dans le monde des Lettres. Ensuite, le manuscrit dont elle faisait défiler les pages d'un glissement imperceptible du pouce sur la tranche. Elle aimait entendre le bruissement du papier, sentir l'infime courant d'air des pages qu'on feuillette et voir jaillir les mots sous ses yeux. Des mots qui avaient jailli de son esprit. Le contenu de la boîte se limitait à ces deux seuls documents mais elle savait que d'autres allaient suivre et rempliraient bientôt cette boîte, puis deux, puis trois, puis dix, jusqu'à peupler toute sa bibliothèque et occuper une pièce entière. Bien sûr, elle ne disposait pas de l'espace nécessaire à cet archivage conséquent ni de finances suffisantes pour déménager, mais plus tard, dans un futur pas si lointain, elle quitterait son deux-pièces pour un logement digne d'accueillir son petit musée personnel.

– Allô, oui, j'ai bientôt terminé.

Maxime tenait entre ses mains le dernier exemplaire de la pile.

– Oui, je m'occupe du vin. Qu'est-ce que je prends au fait ? D'accord, à tout à l'heure, oui. Bisous.

Il raccrocha et examina le manuscrit. Pour cette seule journée il en avait traité une bonne vingtaine et parmi eux, aucun de potable. Si l'on s'en tenait aux probabilités, celui-ci, bien que soigneusement relié, avec son dos de couverture Grain Cuir d'un bleu assez élégant ne ferait pas exception. Chaque jour, il humectait son pouce et son index un nombre incalculable de fois pour feuilleter des textes sans intérêt, si bien que le soir venu, il repartait la tête vide et la bouche pleine des germes que ces pages devaient contenir en plus de leurs mots prétentieux. Des uns ou des autres, il ne savait pas lesquels affectaient le plus sa santé. Toujours est-il qu'il enchaînait les angines et les migraines atroces avec une régularité peu commune.

Chloé n'avait jamais eu d'autres lecteurs que ses professeurs du secondaire mais à l'époque, aucun n'avait su déceler ses dons littéraires pourtant évidents et qui étaient sur le point d'éclater au grand jour. Ce serait l'affaire de quelques mois, un an tout au plus, le temps de mettre en place l'impression, la campagne de promotion et quelques formalités, toutes choses dont l'informerait l'éditeur. Chloé tenait sa revanche sur M. Chamaroux et Mme Grangier qui avaient étrillé chacune de ses dissertations par leurs remarques assassines. « Catastrophique », « Il faut vous mettre au travail », « Énorme contresens ! », « Syntaxe à revoir », « Je ne saurais trop vous conseiller de consulter un Bescherelle de temps à autre. » Elle ne manquerait d'ailleurs pas de leur envoyer à chacun un exemplaire de son livre dûment dédié : « Sans rancune aucune. Votre ancienne élève. » Grande lectrice de Pierre Pezan, son choix s'était naturellement porté sur les éditions du Linteau. Être éditée par la même maison que son auteur favori, avoir son nom sur le même catalogue que lui et même le rencontrer, lui parler d'égal à égal : elle en rêvait depuis longtemps. Voilà que son rêve était sur le point de s'accomplir.

Son amour des livres l'avait porté vers l'édition mais le rôle de factotum qu'on lui avait assigné et la réalité marchande du métier avaient rapidement douché ses illusions. Les conversations tournaient bien plus souvent autour du fric que de la littérature. Depuis quelques mois, Morel, le patron, était sur les nerfs à cause de la dernière toquade de Pezan. Le romancier à succès ne se sentait pas reconnu à sa juste valeur, il en avait assez des bluettes et des polars grand public, voilà qu'il avait d'autres prétentions maintenant. Pire : il voulait

« écrire », ce qui n'augurait rien de bon pour la littérature et encore moins pour les affaires. Son projet de roman promettait un bide commercial retentissant et quelques bonnes rigolades au *Masque et la Plume*. De quoi plomber sérieusement le reste de sa carrière. Le marché de l'édition fléchissait depuis quelques temps. Cette année encore, les chiffres des ventes avaient été plutôt mauvais. Des rumeurs de rachat par un magnat du numérique adepte du cost killing avaient installé une angoisse palpable chez le personnel. On ne pouvait donc pas se permettre de laisser Pezan courir à l'échec. Comme n'importe quelle boutique, une maison d'édition a son produit phare dont elle tire une partie substantielle de son chiffre d'affaire. Et au Linteau, le linteau c'était Pezan justement : sans lui, la porte s'écroulait en entraînant avec elle le mur et tout le reste de l'édifice. Maxime regardait vaguement le jour décliner derrière la fenêtre. Ces pensées désagréables avaient détourné ses yeux du manuscrit. Il allait devoir s'y remettre s'il ne voulait pas sortir trop tard.

Elle aimait secrètement imaginer la joie de la personne qui, aux éditions du Linteau, aurait la chance de tomber sur son texte. Les éditeurs ont à cœur de dénicher les nouveaux talents qui feront les grands noms de la littérature de demain, se disait-elle. La découverte d'un auteur talentueux devait certainement procurer une émotion équivalente à celle qu'éprouve un lépidoptériste devant une nouvelle espèce. Or, le manuscrit qu'elle avait adressé constituait un spécimen rare paré de couleurs incroyables, comme ces merveilleux papillons qu'on voit épinglés dans les muséums d'histoire naturelle. Un éditeur qui avait su flairer le talent de Pezan ne pouvait pas la laisser filer hors de l'épuiette. Son livre serait bientôt sur un présentoir, barré d'une jaquette rouge « Premier roman » et récompensé d'un prix prestigieux, qui sait. Elle était enfin sortie de sa chrysalide, son envol était imminent.

Morel l'avait affecté au service des manuscrits dont les auteurs n'avaient pas été « recommandés » – comprendre « pistonnés » ou déjà expérimentés et au moins partiellement reconnus en tant qu'écrivains. Il lui faisait une entière confiance pour cette tâche dont l'enjeu était plus que limité. On croulait déjà sous les manuscrits, la quête de nouveaux talents n'était clairement pas à l'ordre du jour. On misait sur les valeurs sûres, il fallait du « bankable » et ce que voulait le public en ce moment, c'était du Moussu et du Tesselle. Ou du Pezan, dans une moindre mesure. Quelques rares fois, il dénichait un texte sorti du lot mais en général, celui-ci était rejeté par le comité de lecture. « Laisse tomber, ça ne se vendra pas » lui assurait-on. N'empêche, il avait quand même révélé un jeune auteur champenois dont le premier roman avait connu un succès honorable. Sa plus belle prise jusque-là. Depuis, c'est vrai, les pépites se faisaient rares dans ce bureau. La qualité des manuscrits qu'il lisait semblait régresser de jour en jour. « Tout écrivain du dimanche caresse le rêve secret de se voir un jour publié » lui avait confié Morel. « Comme si, sur un malentendu, on pouvait prendre l'absence de style pour du style, la médiocrité pour du talent, la paresse pour de l'audace, les lourdeurs pour du Proust et la vulgarité pour du Bukowski » avait-il ajouté, dans une de ses tirades qu'il déclamaient toujours d'un air emprunté. Chaque manuscrit portait en lui ses rêves de gloire et c'est ici, sur le bureau de Maxime, que les rêves s'entassaient quotidiennement avant de prendre fin dans un bac de recyclage. Tout ce papier perdu, ce temps qu'on jetait. Une seule journée dans ce service eût exercé sur un aspirant écrivain le même pouvoir dissuasif que la visite d'un abattoir sur un amateur de viande.

Chloé savait que la première page était décisive : c'était elle qui donnait envie ou non de lire la suite. Elle avait donc particulièrement soigné son entame. La première phrase surtout, celle qu'on retient dans les grands romans, comme ceux de Pezan justement. Elle connaissait par cœur le début de chacun de ses livres. C'est par le premier paragraphe d'*Un automne à Montréal* qu'elle était entrée dans l'univers du romancier pour ne plus jamais en sortir. La première phrase était une porte pour le lecteur : elle la voulait sculptée, monumentale, savamment entrouverte sur une œuvre pleine de promesses dont on voudrait franchir le seuil pour s'y engouffrer. L'entame du roman avait été particulièrement laborieuse. Au départ, cela n'avancait pas. Elle n'arrivait à rien et prenait alors conscience du gouffre qui la séparait de Pezan. À plusieurs reprises, elle avait été à deux doigts de céder au découragement. Mais après tout, Pezan aussi avait dû en passer par là avant de publier *Un automne à Montréal*. Alors elle s'accrocha, tint bon et persévéra. Puis un jour, le déclic : « *La soirée s'achevait dans une torpeur délicieuse* ». Elle tenait sa première phrase. Elle passa ensuite la journée à écrire dans un état second, proche de l'ivresse. Les phrases s'enchaînaient avec une fluidité naturelle. Elle tenait son roman, elle était lancée. Rien ne pouvait plus l'arrêter.

Ce qui restait de conscience professionnelle à Maxime lui imposait d'avoir au moins une vue d'ensemble de chaque manuscrit. Mais par expérience, il savait dès le premier paragraphe ce qu'un texte avait dans le ventre. Bien sûr, dans le cas où le reste fût vraiment bon, le début pouvait toujours se retravailler par la suite, cela faisait partie du travail éditorial après tout. Mais les rares manuscrits qui échappaient au moins provisoirement à la corbeille avaient tous en commun une entame avec un minimum de gueule. C'était à cela qu'on reconnaissait un écrivain potentiel : à son pouvoir d'empoigner le lecteur et de l'embarquer dans son histoire dès les premières lignes, dès la première phrase. La première phrase, ô combien importante, ô combien casse-gueule. Toute la difficulté était d'obtenir la phrase parfaite alors qu'il n'existait pas vraiment de recette. Une première phrase ne se construisait pas, ne se décidait pas non plus. Elle devait surgir comme une évidence et donner au lecteur l'illusion que lui aussi aurait pu l'écrire, alors que seule une vraie plume en était réellement capable. « Un éditeur doit savoir distinguer un écrivain de ceux qui croient l'être. Il reconnaît le véritable auteur à sa première phrase comme le chien d'Ulysse reconnaît son maître à l'odeur de sa tunique et le distingue ainsi des prétendants. Question de flair et d'étoffe en somme. » C'est par cette analogie poussive que Morel, très fier de lui et passablement aviné, avait présenté le métier à une journaliste du *Figaro Madame*, à l'époque où Pezan avait encore les honneurs de la presse magazine. La première phrase pouvait être incisive et rythmée ou percutante et proche de l'aphorisme. Un coup de poing à la Hemingway ou une pièce d'orfèvrerie comme chez Flaubert, ce qu'on voulait, peu importe, mais quelque chose de puissant, avec des mots qui roulent en bouche ; une sentence, un râle, un murmure lancinant...

« *La journée s'achevait dans une torpeur délicieuse.* »

Ça commençait mal. Il lut la suite du paragraphe et choisit des passages au hasard. Il n'y trouva que de la romance bas de gamme mêlée à une intrigue policière invraisemblable, une accumulation de poncifs, une galerie de personnages caricaturaux, le tout écrit dans un style totalement plat et prétentieux. Il eût presque été gêné pour cette Chloé si la fréquentation assidue des mauvais textes et la consommation quotidienne de paracétamol ne l'avaient pas tout à fait débarrassé de ses états d'âme.

Alors qu'elle faisait de nouveau défiler les pages de son manuscrit, elle s'arrêta à la page 87 qui marquait le début du chapitre de la Rencontre. Un doute la traversa : « Et si ce n'était pas si bon, en fin de compte ? Je crois que je me suis un peu enflammée. » Enivrée par ses rêves de succès, elle avait peut-être sous-estimé l'éventualité d'un échec. Quels retours avait-elle eus de son texte avant de l'expédier au Lintreau ? Aucun. Elle n'avait pas cru bon de le faire lire à quelqu'un d'autre. Elle découvrit avec effroi plusieurs coquilles et même d'énormes fautes d'accord qu'elle avait laissées à plusieurs endroits. Enfin, cela restait de l'ordre du détail et ne remettait pas en cause la qualité du texte en lui-même. En revanche, le risque dont elle n'avait pas eu conscience jusque là était d'avoir produit une pâle copie de son auteur fétiche. Elle relut un chapitre entier pour vérifier qu'elle ne s'était pas heurtée à cet écueil : on percevait l'influence de Pezan dans ces pages, c'était indéniable mais on voyait qu'elle avait su s'affranchir du maître pour trouver son propre style et produire son œuvre à elle, avec ses mots à elle et cela suffit à balayer ses inquiétudes. Elle se souvenait de ce long paragraphe en milieu de chapitre qui lui avait donné du fil à retordre mais cela en valait la peine : le résultat était vraiment convaincant. Non, décidément, son texte était bon, très bon même. Aucun éditeur ne pouvait passer à côté.

Il était sur le point de refermer pour de bon le manuscrit quand une pensée retint son geste :

« Et si au fond ce n'était pas si mauvais ? » Il avait expédié la lecture un peu vite, pressé de venir à bout de sa corvée. À première vue, il n'y avait rien à sauver de cette bouillie, soit, mais ce qu'il avait pris pour de la naïveté et pour tout dire une certaine niaiserie était peut-être un choix délibéré de l'auteure. Du second degré ou mieux : un texte parodique. Oui, cela ressemblait même beaucoup à un pastiche de Pezan. Et puis ce titre, *Un été à Vesoul* : ça ne pouvait pas être sérieux, c'était forcément une blague. Oh ! Il tenait peut-être là une petite pépite, un génie du détournement, le nouveau Pascal Fioretto. Or, ce dernier ne s'était pas encore attaqué à l'œuvre du mastodonte maison il y avait donc un créneau à prendre et les occasions de se marrer devenaient tellement rares dans la littérature française actuelle. Il s'arrêta sur le chapitre de la page 87 pour vérifier cette hypothèse. Mais après deux pages, il interrompit sa lecture. Finalement, non : aucune trace d'humour ou de second degré là-dedans. C'était juste mauvais, très mauvais même. Et bourré de fautes en plus. Preuve qu'il fallait s'en tenir à sa première impression, comme toujours.

Depuis deux mois, l'attente d'une réponse était interminable. Mais dès qu'elle arriverait, tout irait alors très vite : le Linteau lui ferait signer un contrat par lequel elle s'engagerait à écrire au rythme d'un livre par an qui sait, et comme Pezan et d'autres, elle ne pourrait pas s'y soustraire. En ce moment même, son manuscrit devait trôner tout en haut d'une pile au service manuscrits. La réponse était peut-être sur le point d'arriver. Il fallait anticiper la suite, échapper d'avance à la tentation de se reposer sur ses lauriers et déjouer la malédiction du second roman qui avait terrassé dans leur élan tant d'écrivains prometteurs. Elle devait se remettre au travail. Elle bondit sur son ordinateur pour écrire le titre de ce qui serait le deuxième tome de sa saga et dont elle avait déjà les grandes lignes en tête. Ses doigts tapotaient fiévreusement le clavier et elle ressentit à nouveau cette ivresse de l'écriture qui l'avait parcourue quelques mois plus tôt. En moins d'une heure, elle avait déjà rédigé d'une seule traite l'intégralité du premier paragraphe qu'elle imprima aussitôt afin de débusquer la moindre faute, armée d'un feutre rouge. Son accession au cercle des auteurs était toute proche : elle se devait d'être irréprochable sur l'orthographe désormais.

Il entra le nom et l'adresse de l'auteure dans sa base de données où figuraient les coordonnées des refusés du jour. Récemment, il avait découvert la technique du publipostage qui permettait d'insérer automatiquement les coordonnées de chaque destinataire dans un courrier type : c'était bien pratique et cela lui faisait gagner un temps non négligeable, surtout ce soir où il était attendu à dîner. D'ailleurs il réalisa qu'il avait déjà oublié le nom du vin qu'il devait acheter. Les Maillard ne buvaient que du Bourgogne mais lequel ? Pas le moins cher, les connaissant. Il lança l'impression des courriers puis composa le numéro de Sabine. Il tomba sur son répondeur.

– Oui, c'est moi. J'ai oublié ce qu'il fallait acheter comme vin. Rappelle-moi. Bisous.

Après avoir ôté plusieurs spirales de reliure qu'il avait promis de mettre de côté pour les collègues du secrétariat toujours à court de fournitures, il jeta les manuscrits dans le bac de tri. Celui d'*Un été à Vesoul*, désassemblé, occupa un instant le sommet du tas avant de glisser lentement vers le fond du bac. Maxime consulta sa montre : le caviste allait bientôt fermer. L'imprimante venait de cracher la dernière feuille : il rassembla les lettres qu'il déposerait le lendemain au secrétariat, en même temps que les spirales. Une nouvelle pile de manuscrits l'attendrait alors et le soir même, tous essuieraient sans doute le même refus poli. En attendant, il ne savait pas quel vin acheter. Dans moins de dix minutes, le caviste aurait baissé le rideau. Sabine ne rappelait toujours pas. Dehors, la pluie s'était mise à tomber. Son crâne était comme pris dans un étau et dans sa gorge, il croyait reconnaître cette légère irritation caractéristique d'un début d'angine.

Le cœur sorcier

Dans son bonheur à rejoindre sa grand-mère, il y a le vélo. Prendre son bicloune, comme il l'appelle, unique depuis qu'il l'a repeint. Tout orange, un orange classe, pas trop voyant mais quand même pêchu. Plusieurs fois dans la semaine, pédaler tout seul par les rues, jusqu'à connaître à quelles maisons appartiennent telle ou telle voiture à force de les voir garées au même endroit.

Une fois sorti de chez lui, alors il se sent libre, excité par le sentiment d'être « seul aux commandes », comme il dit. Et puis avec un matos pareil, le levier de vitesse Shimano Ultegra, c'est trop excitant. Une pression du pouce, il entend un « clic » bien sec, comme quand on pète une règle en plastique, en classe, et que ça énerve le prof puisque ça fait plusieurs fois dans le cours que ça arrive. Le prof, ou aussi le surveillant, il y a le bruit qui résonne dans l'étude, c'est mieux quand l'étude est super calme, on dirait un pétard, ça manque pas, tout le monde fait semblant d'avoir peur et dresse la tête au-dessus de son cahier. C'est toujours trois ou quatre minutes de gagnées à regarder par la fenêtre ou à sourire avec le copain.

Il ne part jamais sans entendre de « bien faire gaffe » – mais oui, Pa', Man', t'inquiète, je gère ! lance-t-il de la porte ouverte – encore plus content de sortir depuis que ses parents ont pris l'habitude de s'engueuler devant lui. Il fait gaffe, à sa manière, en fonçant en direction du canal de l'Ourcq. D'abord la route nationale pas loin de chez lui. Ensuite une petite zone pavillonnaire, avec un square de temps en temps, minuscule et vide, puis re-nationale avec l'échangeur d'autoroute qui s'échappe un peu plus loin, une spirale crasseuse et bruyante de béton qui l'impressionne toujours un peu par le flot constant de voitures (mais ils vont où comme ça, tous, tous les jours ?).

Lui sait où il va, mais sans savoir exactement par où. Quelquefois des chantiers l'obligent à des détours où la peur de se perdre lui presse la gorge d'une sensation étrange et délicieuse, lui dit plutôt « J'aime bien, c'est ma montée d'adrénaline », qu'il faut tenter de maîtriser pour en profiter, sinon la panique emporterait tout sur son dos de bête galopante. Parfois, aux fenêtres des pavillons, des ombres passent derrière les rideaux mais le vélo efface tout avec son mouvement constant et doux, avec le vent qui flotte dans les cheveux. Puis viennent des pavillons un peu plus cossus, un peu « bourges » comme dit son père, des pavillons « en costard-cravate » (toujours son père) avec de la pierre et du lierre au mur, de grandes cours de gravier blanc et tout le reste. Bourges, mais aussi mystérieux, parce qu'il y en a dont les volets sont fermés quasi tout le temps. On dirait qu'ils sont habités par des fantômes. La première fois qu'il les a vus, il a pensé « par des morts » mais ensuite il a trouvé ça trop bizarre cette expression, « par des morts », un peu « chelou », comme lui dirait Kevin, à l'école, qui prononce ce mot pas moins de dix fois par jour (« chelou » la tête de la prof aujourd'hui, « chelou » cette note à la dictée, « chelou » les carottes de la cantine).

Ces derniers temps, d'ailleurs, il lui vient de drôles d'idées mais il est content parce qu'il sent qu'elles sont à lui et qu'il ne reprend pas celles des autres. Comme la fois où il a dit à Chloé qu'« elle était nulle au foot, normal ». Sous-entendu : t'es une fille, tu sais pas jouer au foot. Elle l'a regardé, un peu surprise car ils s'entendent bien en général, et lui a tiré la langue. Puis elle a parlé à ses copines tout bas, en riant doucement dans sa direction. Il s'est senti bête et il s'en est voulu d'avoir voulu faire le malin devant les autres. Alors la fois suivante, il lui a fait la passe et elle s'est débrouillée pour garder la balle assez longtemps pour pouvoir la passer à son tour. « Super ! », a-t-il dit assez fort pour que tout le monde l'entende. Ils se sont souri.

Aujourd'hui il fait très chaud. Les rues sont désertes. Chacun attend, les volets mi-clos, le soir et l'arrivée de l'ombre qui calmera le feu du jour.

Ici commence la rue Leprince. Une sorte de frontière entre le monde connu et l'aventure, un seuil sur lequel il quitte chaque fois le sentiment familier de l'habitude pour celui du départ et de l'inconnu. Tout au bout de la rue Leprince, le canal de l'Ourcq. Un trait d'eau tracé à la règle à travers la banlieue, une bande à la couleur de



zinc et par endroits remplie d'ombre verdâtre selon ce qu'il y a autour. À droite, Paris ; à gauche, la cambrousse et même quelques vaches au bout d'une dizaine de kilomètres. Sous l'effet de la chaleur, le bitume a fondu par endroits. Il sent qu'il transpire mais il accélère pour rejoindre plus vite la forêt et le parasol bruisant de ses feuillages. Il la retrouve en arrivant sur S., avec ses ponts, des chants d'oiseaux, des pêcheurs. L'exotisme à peu de frais pour une jeune cervelle impressionnable comme la sienne. L'exotisme tout de même, surtout qu'il n'a encore jamais été au bout de ce canal.

Sa grand-mère, la mère de Man', s'appelle Françoise. Cela fait un moment que son mari l'a quittée (il ne l'a vu que deux ou trois fois, son grand-père), et elle vit seule depuis. Seule et quasi aveugle, ce qui le pousse à y aller un peu plus souvent qu'il ferait sans ça. Il adore sa grand-mère. Elle le lui rend en lui donnant l'impression de la sentir près de lui, les jours sans. Les jours où il se sent seul au milieu des autres à l'école, et encore plus seul parce qu'il ignore pourquoi. Les jours où les parents s'engueulent (il va pas partir le père, non plus ?!). Les jours où Chloé reste avec ses copines sans le regarder une seule fois, rien qu'une.

Mais tout de suite, la forêt de S. régale ses yeux, avec tous les arbres balancés par le vent, son mur troué par endroit où la vue va se perdre dans le clair-obscur des sous-bois, si vite qu'on s'imagine davantage de choses qu'on en voit réellement. C'est ça aussi, le vélo, des paysages qui défilent dans la tête, des choses devinées qui restent parce que ce qu'on voit s'efface vite tandis que ce qu'on imagine, on s'en souvient longtemps.

Sa grand-mère habite la petite ville de L., en tout une bonne quinzaine de kilomètres. Une petite ville qui commence à ressembler à sa banlieue à lui, avec des ribambelles de maisons là où il y avait un champ il y a quelques années, il s'en souvient encore. Même qu'il pouvait voir de temps en temps un tracteur qui débouchait d'une petite route. La maison où elle habite est dans un quartier calme, avec beaucoup d'arbres le long des trottoirs et, au fond des rues, des bois. L'été, il aime bien, ça fait comme un bruit de mer, avec le vent. Ça le berce tellement que l'après-midi, il lui arrive de s'endormir dans le jardin, au son des vagues imaginaires. C'est comme ça, depuis petit, qu'il a appris à aimer la campagne.

Elle lui dit :

« Ah ! Te voilà, Joachim. N'oublie pas, hein, les chaussures, mon petit ! »

Toujours cette voix rude, comme à donner des ordres, Mamé. Puis tout s'apaise vite, le temps de se retrouver, comme un besoin de s'approprier. Les sentiments, pour être naturels, demandent un tempo bien à eux, pas trop rapide pour qu'on n'ait pas l'impression de se sentir obligé, pas trop lent parce qu'il faut quand même que ça aille de soi :

« Allez ouste ! »

Après qui elle rouspète comme ça ? Ah oui les tourterelles... Le voisin qui les nourrit et elle qui les vire parce que bonjour le rebord des fenêtres, même qu'il lui est arrivé de mettre les mains dedans ! Vraiment dégueu ! Il entend un froissement d'ailes. Il entre et la voit secouer son torchon en direction du ciel. Une plume reste dans l'air à dénoncer les fuyardes :

« Ah ! Les sales bêtes, ça pense qu'à bouffer toute la journée. Tu parles que ça fasse autant sur la fenêtre, après ! C'est pas le voisin qui nettoie... Pfuitt mais fichez-moi le camp, engeance ! Penses-tu que j'ai crié assez fort pour qu'il entende, le voisin ? demande-t-elle en riant presque. Il va peut-être finir par comprendre, ajoute-t-elle en se levant pour aller ramasser son torchon. Oh, mais toi, tu as chaud, rien qu'à ta façon de respirer !

– Bonjour, Mamé. Oui j'ai tracé. Je veux dire, j'ai fait vite, faut que je reprenne mon souffle.

– Aujourd'hui je n'ai vu personne. Tu seras certainement mon seul visiteur. Viens, approche. Alors tes parents se sont encore disputés ? Si tu veux rien me dire, ne dis rien. Non mais regarde-moi ces épaules, c'est tout dur dessus. Dans quel monde on vous fait vivre... »

Il sent ses mains sur ses épaules. Les mains les plus douces de la vie. Comment on fait pour avoir des mains pareilles, qui sentent les choses, qui savent et qui rassurent comme la plus douce des paroles ? Peut-être que ça s'apprend, ça expliquerait. Est-ce qu'il faut être passée par presque tous les petits bouts de vie qui mènent à l'état de grand-mère, pour être aimante comme ça ?

« Mais comment tu sais, Mamé, qu'ils se sont engueulés, les parents ? Tu leur diras rien, dis ? Je veux pas qu'ils se disent que je suis venu chialer chez toi, dit-il, un peu agacé, comme s'il se sentait pris au piège d'une conversation qu'il ne désire pas. Il lui en veut un peu, a envie de se mettre en colère pour de faux, pour qu'elle comprenne bien qu'il ne veut pas tout dire, mais plus il s'énerve et plus il sent qu'il l'aime.

Il la regarde s'asseoir. Elle est vraiment très belle, presque sans rides, même que plusieurs fois on l'a prise pour sa mère. Les coudes sur la table et la tête posée dessus, ses lèvres fines hésitant à sourire, elle trône. Depuis qu'elle y voit beaucoup moins, Mamé se sert davantage de ses mains pour connaître les choses. Elle écoute,

aussi, pour prendre autour d'elle ce qu'il faut pour connaître ce qui se passe. Même les odeurs, elle s'en sert. Par exemple quand les vêtements sentent la cuisine, elle peut dire ce qu'il a mangé et elle se trompe rarement. Sauf l'autre jour, pour le Mac Do, mais ça, pas possible de l'inventer, vu qu'elle n'y a jamais mis les pieds.

C'est devenu plus difficile de lui mentir. Le plus léger tremblement de la voix, et pffuit ! fini son petit secret, impossible de cacher une mauvaise note (il faut dire qu'une ou deux fois, ça a été de sacrées bâches !) ou de lui avouer que ses parents se sont encore engueulés. S'il lui arrive de mentir, c'est rare et surtout pour se protéger. Mais il s'est rendu compte que le mensonge appartient au monde des mots et de la parole. Une odeur, un son, un tremblement, ça ne sait pas mentir parce que ça ne s'invente pas. Et Mamé les sent si bien, ces choses-là, qu'on dirait qu'elle voit à l'intérieur de vous et même qu'elle devine comment on va réagir. Elle voit souvent mieux que ceux qui ont leurs deux yeux. Les mots sont des tissus dont on recouvre les choses, des masques plus ou moins vrais sur le visage des émotions. Seul le cœur peut leur donner leur part de vérité. C'est ce que Mamé lui a appris.

Comme il fait chaud, il lui propose de sortir pour prendre l'air. Elle a l'habitude, le prend par le bras en lui disant qu'il est ses yeux, que pour le reste elle se débrouille.

Alors qu'ils marchent ensemble, il pense d'un coup à Chloé. C'est comme ça, les idées : deux secondes auparavant, il ne savait pas qu'il penserait à elle et puis maintenant il n'y a plus qu'elle. De rien du tout à tout, il y a si peu de choses, si peu de temps, qu'il croit à une apparition. Il la voit la tête penchée, appliquée sur un dessin, immobile, avec sur son visage qu'il voit de profil une force qui l'impressionne, car sa concentration moule son visage d'une expression sérieuse, quasi solennelle. Ou alors il l'imagine à la gym, une fois qu'elle avait grimpé la corde à nœuds avec une agilité de singe. Il a l'impression que Chloé, il lui suffit de faire pour réussir. Il aimerait l'emmener faire du vélo, un de ces quatre. Pourquoi pas faire une course même ? Pas sûr qu'il gagne. Pas sûr. Mais il ne courra pas pour perdre. Ça aussi, c'est sûr. La voix de Mamé le sort de son rêve éveillé :

« Tu as l'air parti dans tes pensées, mon petit... Tu te fais du mouron pour tes parents ? Ou alors... ou alors... il y aurait pas une petite copine là-dessous ?! »

Cette fois, il se dit que c'est de la sorcellerie, qu'elle voie si clair en lui. Il ne se doute pas qu'à l'âge qu'elle a, on se doute de bien des choses que la vie nous a appris. Sa naïveté à lui donne à sa grand-mère une sagesse de magicienne, qui le protège avec toute la douceur dont font preuve les marraines des contes. Il se sent soudain apaisé, léger comme lorsqu'on a tant pleuré que tout le chagrin est parti, emporté par les larmes. Sauf qu'il n'a pas eu besoin de sanglots mais de quelques mots qui lui sont tombés directement sur le cœur.

Ils se taisent le reste de la promenade. Il voit de profil les lèvres fines et roses d'où est sortie cette confiance, il pense presque : ce poème, un poème de jeunesse. Ils approchent de la maison :

« Il a mis son gros tee-shirt large ?

– Hein ? Quoi, Mamé ?

– Le voisin... non ne le regarde pas maintenant, tu vas nous faire attraper ! Il a mis son gros tee-shirt large ?

– Ah ! Oui... Mais comment...

– Chut ! Je suis sûre qu'il a mis ses jumelles dedans, le saligaud ! Pour zieuter le voisinage ! » Plus tard, la soirée est calme, à part ça. Il part se coucher tôt, harassé de chaleur. Il enlève tous les draps et s'allonge tel quel sur le matelas. Un léger vent vient rafraîchir son dos, ses jambes. Il s'endort vite.

Il fait cette nuit-là un rêve singulier qui devra le marquer longtemps. Le voisin l'appelle de son jardin, il crie, même, mais lui n'entend rien du tout. L'autre est vêtu de son tee-shirt encore plus grand que d'habitude et ça gigote en-dessous. Puis tout d'un coup une, deux, dix tourterelles sortent de là-dessous en s'envolant gracieusement. Puis une quantité incroyable de plumes tombent du ciel, encore plus dense qu'une grosse chute de neige. On n'y voit plus rien, cela vient même dans la bouche, dans le nez. Il ne sait pas comment mais il se retrouve avec un sécateur dans les mains. Il hache l'air devant lui, il faut aller vite, pour respirer ! Hacher ces plumes qui l'étouffent... Clic, clic, clic... C'est le même bruit que le passage des vitesses de son vélo... Clic, clic, clic... Ou bien c'est le voisin qui est en train de tailler sa haie ? « Vas-y Joachim, allez, plus vite ! » hurle la prof d'arts plastiques à côté de lui en frappant très fort sur la table avec le plat de sa main. Il lutte en dessin avec Chloé. Elle, elle est toujours aussi calme tandis que lui, chaque fois qu'il trace une ligne, la précédente s'efface et il est obligé de tout recommencer tandis que Chloé relève doucement la tête pour mieux voir le dessin qu'elle est en train de terminer. Tout à coup une main sauvage apparaît de derrière lui et lui bourre la bouche de plumes. Toute la classe rit, sauf Chloé qui dessine, qui dessine sans cesse :

« Pouah mais qu'est-ce que c'est ?! dit-il à voix haute dans la chambre, alors qu'il est tout seul. Quelque chose lui pique la langue. Une plume d'oie. Il en aperçoit quelques-unes sur l'oreiller dont le côté, un peu

ouvert, laisse sortir sa cargaison blanche. Ouf, c'était que ça... »

Il se lève pour aller vers la cuisine et aperçoit Mamé à la fenêtre, les mains appuyées sur le rebord. Le soleil qui se lève luit comme une crème dorée sur sa peau. Elle ne bouge pas et dit :

« Bonjour, mon petit... Tu as tout ce qu'il faut sur la table. Je prends mon bain de soleil du matin. »

Quel cauchemar ! Il a encore la sensation poisseuse des plumes dans la bouche. Pas encore faim. Et d'un coup :

« Dis donc, mais qui c'est cette Chloé, hum ? »

Ce coup-ci, il a peur. Elle ne peut tout de même pas deviner ce qu'il pense ! Un peu sorcière sur ce coup-là, de la race des gentilles, mais sorcière quand même. Il veut savoir comment elle fait. Mais avant qu'il ouvre la bouche, elle ajoute :

« Chloé, Chloé, tu disais ! C'est bien la première fois que je t'entends parler dans ton sommeil... »



Les nouveaux amis du roi

Il était une fois un roi passionné d'art. Le roi Triphémus était un homme d'apparence débonnaire et, dirions-nous, d'une corpulence majestueuse.

Dans son royaume de Kulturie ses sujets pratiquaient traditionnellement et dès le plus jeune âge musique, danse, théâtre, peinture, sculpture, poésie... L'enseignement de l'histoire comportait surtout de l'histoire de l'art, le nombre d'or occupait une bonne place en mathématiques, la musique et le dessin étaient les matières principales. La langue nationale, le kultur, s'apprenait en grande partie par le théâtre et la poésie. Le royaume était pacifique et riche, les habitants vivaient d'ailleurs fort vieux. Le roi Triphémus tout comme ses aïeux amassait les œuvres d'art. Nul n'ignorait la richesse de ses collections et ceux qui avaient eu l'honneur de visiter ses châteaux avaient pu admirer la variété des œuvres réunies depuis des siècles par ses ancêtres et par lui-même. Toutes les époques étaient représentées et les œuvres accumulées auraient eu de quoi rendre jaloux n'importe quel conservateur de musée aussi bien pourvu soit-il. Le roi aimait à se promener entre les Tanagras, ces charmants petits personnages modelés dans l'antique Béotie et les reproductions romaines de Phidias et Praxitèle. Les œuvres du Moyen-Age le fascinaient tout particulièrement par leur ferveur naïve. L'étrange liberté d'un Jérôme Bosch était un étonnement sans cesse renouvelé. Les Primitifs flamands, la Renaissance somptueuse, le siècle classique emplissaient son âme d'émotions reconnaissantes.

Triphémus se distinguait par ses choix artistiques de son père Ladislas dit le Moderne, de son aïeul Venceslas le Classique et de ses plus lointains ancêtres tous amateurs et protecteurs des arts et des artistes, en cela qu'il désirait suivre voire précéder tous les courants de son époque. Le roi aurait bien voulu que la postérité le reconnaisse comme Triphémus le Contemporain. Or la production artistique n'est, heureusement ou malheureusement, pas figée, elle évolue avec son temps et parfois bien plus vite que lui. Ce qui ennuyait considérablement le bon Triphémus. Il lui semblait que ses ancêtres avaient eu la part belle et, pensait-il, il avait été facile de déceler et de choisir en leur temps les meilleurs peintres et sculpteurs. Il suffisait de regarder. Ainsi avec un peu de discernement aurait-on pu percevoir chez les Impressionnistes une tendance majeure.

Mais voilà tout au long du XX^e siècle les -ismes s'étaient succédé à une allure folle. Le fauvisme avait précédé l'expressionnisme qui concurrençait le cubisme et le dadaïsme renvoyait tout le monde dos à dos. Se jetait-on sur le futurisme que surgissait le modernisme lui-même bientôt dépassé par le surréalisme. De quoi serait fait l'avenir artistique et qui ferait quoi tracassait beaucoup le roi Triphémus.

La perception de ce qui était de l'art et de ce qui n'en était pas évoluait, il ne suffisait plus d'éprouver des émotions devant une peinture, d'être sensible aux formes et aux couleurs, de comprendre l'exigence, la créativité, le savoir-faire développé par les artistes après un long apprentissage. Que fallait-il au juste se demandait le bon Triphémus ?

Le roi se résolut à consulter son grand Chambellan. Cet homme cultivé et érudit, maintenant très âgé, était de bon conseil. Depuis longtemps à la cour il avait déjà assisté le père de Triphémus et, quoi qu'il en ait, pouvait passer pour un bon connaisseur de l'art contemporain.

« Dites-moi mon ami, les périodes artistiques se sont toujours succédé, elles excédaient rarement une dizaine d'années et voilà que, des décades écoulées, je n'arrive pas à voir quel est l'art de notre temps.

– Majesté, nous sommes dans l'ère de ce qu'on nomme « l'art contemporain ».

– Oui, j'en avais bien une certaine notion mais alors comment le regarder, comment le comprendre ?

– Majesté cet art n'en est pas un, ce qu'on voit n'est pas ce qu'on voit, et cette double perception engendre une double pensée.

– De par la grande gidouille, pourriez-vous être un peu plus clair mon ami ? Si on voit ce qui n'est pas et si l'art n'en est pas un, que faut-il donc faire ? Peut-on au moins en parler ?

– Bien sûr, Majesté. La seule chose possible est d'en parler.

– A la bonne heure ! Et que pouvons-nous en dire ?

– Eh ! bien à peu près rien...

– Mais enfin cornedebouc vous me faites tourner en bourrique, ô mon chambellan !

– Si votre Majesté le permet je n'en avais pas fini avec ma pensée, et votre Majesté voudra bien me pardonner mais le sujet est complexe et je ne sais trop par quoi commencer.

– Eh bien commencez par le début mon bon ami.

– Alors au début il y a des objets qu'on expose.

– Bon, très bien, quel genre d'objets ?

– N'importe quel genre Majesté.

– Mais encore ?

– Eh bien un pare-chocs de voiture, un requin dans un aquarium, des chapeaux, des tas.

– Des tas ?

– Des tas.

– Mais des tas de quoi ?

– Des tas de tout, de sable, de pneus, de théières...

– Fort bien, mais on fait quoi de ces objets ?

– On les regarde.

– Mais cornemembrouille puisque ce qu'on voit n'est pas ce qu'on voit ?

– Votre Majesté commence à comprendre, il faut exercer en quelque sorte une double vue et développer un double langage. Vous ne voyez plus, vous regardez. Ensuite votre discours se fera selon des schémas assez simples mais qui demandent une certaine habileté à manier par le fait qu'ils ne doivent avoir aucun sens et il faut faire très attention à cela. Si votre Majesté m'y autorise je pourrais l'exercer à quelques éléments de langage qui lui donneront l'aura d'un critique initié.

– De par ma royale flamberge, j'aurai bu le calice jusqu'à la lie. Allons-y !

– Tout d'abord, Majesté, sachez que le maître mot est questionnement, l'artiste questionne, l'œuvre questionne, bien entendu il n'y a pas de réponse, c'est le principe. Me suivez-vous ?

– À grand-peine, continuez mon ami.

– Si je dis : « L'artiste conceptuel, dans son contexte transitionnel, fait sens : le calque du savoir met en demeure les paradoxes, l'alchimie de la pluralité articule l'expérience, la mystique exorcise la démesure ». Que comprenez-vous ?

– Mais nom d'un zygomis absolument rien du tout, mon bon ami.

– Et vous êtes dans le vrai, dans l'art d'aujourd'hui il n'y a rien à comprendre, ni beau ni laid à y rechercher, et encore moins une quelconque émotion. Toutefois j'ai eu vent de la réputation d'un certain Monsieur Burn, Jeff de son prénom et je pourrai vous le faire rencontrer, peut-être saura-t'il vous initier sinon vous convaincre.

Monsieur Burn avait, paraît-il, un talent artistique unique et extraordinaire. Les œuvres d'art de Monsieur Burn étaient des objets magiques qui, au-delà de la simple perception rétinienne, avaient le pouvoir de faire ressentir aussitôt à quiconque les regardait une admiration sans bornes qu'il n'avait de cesse d'exprimer haut et fort, ceux qui ne se sentaient pas transportés à leur vue étaient nécessairement des rétrogrades sentant l'obscurantisme. Le roi invita donc monsieur Burn à le rencontrer en privé pour lui demander en quoi consistait son talent et s'il pouvait lui en faire la démonstration.

Monsieur Burn était un homme tout à fait avenant, souriant et lisse d'aspect ; il était habillé d'un costume trois pièces de la meilleure coupe et portait cravate. Le roi, ayant hâte de juger son talent par lui-même, demanda à Monsieur Burn de lui montrer une de ses œuvres. M. Burn s'exécuta dans les jours suivants et présenta au roi un lapin en acier doré composé de ce qui ressemblait à des ballons gonflables.

Ceci se passant en privé et le roi se sentant un peu en-deçà des émotions qu'il espérait de l'événement demanda benoîtement :

« Mais, dites-moi, cher Monsieur Burn je vois seulement quelque chose qui ressemble à un lapin en ballons comme ceux qu'on voit à la foire à la différence qu'il est en acier chromé ?

– C'est assez justement décrit.

– Eh bien ! Il n'y a là rien de bien extraordinaire, ni même d'artistique ? Me tromperai-je ? Expliquez-moi, je vous prie, ce qui en fait précisément le prix.

- Le prix, Majesté ? 91 millions de dollars.
 - Cornecul, ce n'est pas vendu !
 - Majesté, je serais honoré si vous m'appeliez simplement Jeff. Et vous avez tout à fait raison: il n'y a absolument rien d'artistique dans ce que vous voyez et c'est là ce qui en constitue tout l'intérêt. Mais voilà, vous et moi serons les seuls à le savoir et si vous le permettez je peux vous en exposer les immenses avantages?
 - Je vous en prie, mon cher Jeff !
 - D'abord si vous acquérez mes œuvres toute la cour fera enchère d'éloges, vos courtisans seront impressionnés par votre culture artistique, ils ne manqueront pas de le clamer bien haut et vous leur imposerez le plus grand respect. Vos sujets vous regarderont d'un œil neuf, vous pourrez inviter les rois et les reines des royaumes voisins qui feront assaut de compliments sur vos choix artistiques et votre distinction. Ils en seront jaloux, vous en serez comblé. En un mot votre royaume sera le parangon de l'art contemporain.
 - Mais dites-moi cher Jeff, si je prends une de vos... œuvres vous me feriez certainement un prix ?
- Monsieur Burn s'approcha de l'oreille du roi et lui glissa un chiffre à l'oreille. Et défiscalisé à 60% ajouta -t-il.
- Cornefion, mais c'est exorbitant ! D'autre part je ne paie pas d'impôts.
 - Mais, Majesté, ces œuvres présentent une double perception on voit sans voir et cette double vue engendre...
 - Oui, oui, je sais tout cela, avancez je vous prie.
 - Ce qui rend le montage vraisemblable, c'est que si cette production n'a pas de valeur, elle a un prix. Et, si je peux me permettre, vous ferez une excellente affaire car quand vous la mettrez en vente elle aura déjà pris une plus-value considérable ! Mes œuvres sont reproduites à l'identique et vendues de par le monde, ainsi lorsque l'une d'elles est vendue la cote des autres en augmente d'autant.

Le roi, fort perturbé de cette rencontre sollicita son grand chambellan pour rencontrer un autre artiste. Le chambellan lui présenta ensuite le célèbre Dan Ka dont la production artistique qui s'étendait sur une soixantaine d'années consistait principalement à peindre sur différents supports des bandes verticales noires et blanches larges de très précisément 9,2 cm.

Quelque temps plus tard le Royaume de Kulturie organisait une exposition Ka-Burn et invitait pour un vernissage géant reines et rois voisins, célébrités et critiques, et quelques ministres de la culture accompagnés de capitaines d'industrie. Beaucoup se déplacèrent de très loin pour l'occasion ; pour les uns il s'agissait d'être là où se passait l'évènement, d'autres avaient le secret espoir de trouver surfaite la réputation des artistes, d'autres enfin un buffet bien garni. Voir et être vu était la préoccupation générale, un protocole tacite semblant régir les comportements des initiés.

Le roi déambulait avec son chambellan entre les œuvres et les groupes. Ainsi fut-il surpris des commentaires qu'il écoutait çà et là au hasard des conversations. Ni ah ! ni oh ! ni ah ! mais des causeries qu'on aurait pu entendre à la Bourse des valeurs ou chez un conseiller financier.

Et entourés d'une assistance pâmée, Jeff et Burn discouraient d'art en général et plus particulièrement d'eux-mêmes.

Dan – Félicitations mon cher Jeff votre dernière exposition était un évènement artistique sans précédent. Vous nous invitez à apprivoiser de nouveaux repères, moins obsolètes et plus adaptés au monde contemporain.

Jeff – Cher Dan, votre dernière interview était d'une furieuse transgression !

Dan – Vos sculptures nous interpellent par leur décréativité même.

Jeff – Votre travail comporte une dimension métaphorique qui transfigure le signifiant.

Dan – Vos œuvres rappellent la présence en nous de l'unicellulaire originel et nous interrogent sur notre possible devenir.

Jeff – La transcendante présence de votre vocabulaire formel le dispute au conceptuel.

Dan – Vos enchères de Sotheby's ont fait un malheur!

Jeff – Oui c'était une reconnaissance agréable mais vous savez l'argent n'est pas mon inspiration.

Dan – Quarante millions tout de même !

Jeff – Cela ne compte pas vous dis-je. Vous même vendez assez cher le même concept depuis fort longtemps.

Dan – C'est mieux que du plagiat.

Jeff – Vous insinueriez ?

Dan – Quelle insinuation ? C'est de notoriété publique.

Jeff – Le manque d'imagination vous rend médisant.

Dan – Je n'en fais pas pour autant des contrefaçons.

Jeff – Va peindre au mètre linéaire, charlatan !

Dan – Va pirater les idées des autres ! Imposteur !

Jeff – Cuistre !

Dan – Escroc !

Triphémus sentant poindre l'esclandre et avant qu'ils n'en viennent aux mains demanda à deux solides valets de ramener fermement les deux adversaires à la porte du palais.

Bien entendu le bon Triphémus rendit leurs œuvres à leurs auteurs. Et trouva son content d'émotions, de créations et d'inventions dans l'Art singulier, l'Art brut, l'Art modeste et chez tous les artistes sincères et exigeants qui suivaient leur route sans trop se soucier ni de leur cote ni de leur gloire.

2024 : vingt-septième édition du concours de nouvelles de l'académie de Clermont-Ferrand, ouvert à tous les personnels de l'Éducation nationale en Auvergne. Parmi les très nombreux textes reçus, le comité de lecture a retenu les sept nouvelles qui composent ce recueil.

www.ac-clermont.fr

Nos partenaires

